

FRAGMENTS

MARC DELCHER

Fragments

LAURENT GLOAGUEN, ÉDITEUR

3, RUE FRAGONARD, PARIS XVII^e

1995

CE LIVRE CONTIENT :

POÉSIES

EN L'ABSENCE

TEMPS MORTS

CHANSONS ET FANTAISIES

LE PARTAGE

Autres poésies et chansons

NOUVELLES

ABSENCE

LE BALCON

CONVERSATIONS

LE DÉSERT

LE FLEUVE

JEUX

LA PLUIE

LE WHARF

CORRESPONDANCE

BROUILLONS ET FRAGMENTS

POSTFACE

TABLE DES TITRES ET DES INCIPIT

TABLE

FRAGMENTS

Titre de l'éditeur.

« FRAGMENT : 2^o *Fig.* Partie d'une œuvre dont l'essentiel
a été perdu ou n'a pas été composé. »

PAUL ROBERT, *Le Petit Robert.*

EN L'ABSENCE

LA VEILLE

MES rêves d'enfant
Ne voient pas le jour
Ils gardent la chambre
Ou quand il est très tard
Promènent dans le noir
L'éclat discret
De ces années-lumière.

Du ciel que je craignais
Il reste moins d'étoiles
Éparses dans ma tête
Quand je sens bien qu'ici
L'infini se dépeuple
Les uns après les autres
Qu'en moi tous les pays se meurent.

Et je ne crois plus au vent
À ce qu'il promettait
D'odeurs et de chagrins
Arrachés bien ailleurs
Où je situais le monde
Et les sources de l'or.
Aujourd'hui l'heure est brève
La mer se vide à l'ouest
Des terres imaginées
Le voyage est long
Et la nuit seule me convainc
D'être moi sans escale.

Hiver 1982.

Monsieur C. Colomb s'est-il trouvé?

LES MAINS

RIEN n'amuse plus
 De ce qui amusait
 Comme par hasard
 Volumes et formes
 Ont épousé des creux
 Et engendrent le vide
 Qui déroutent nos pensées.

Rien n'étonne plus
 De ce qui étonnait
 Comme par mégarde
 De nos faits, de nos gestes
 Secrets bien partagés
 Révélés à ce jour
 Par nos yeux fatigués.

Rien n'est plus cher
 Qu'avant l'on cédait pour rien
 Comme par habitude
 Le regard détaché
 Du regard à l'évidence
 Se surprend vagabond
 Pauvre d'esprit et simple de cœur.

C'est que dans nos mains
 S'inscrit le ciel
 La pluie et ses mots nuageux
 D'y porter le visage
 Soulage du tourment
 Mais nous rend étrangère
 La seule certitude.

Hiver 1982.

C'EST à moi l'eau
 Qui mène à la nuit
 Entre les doigts se palpe
 Et soulève et se calme
 C'est en moi l'eau.

Hiver 1982.

CRI DES PIERRES

TEL la pierre
 À se fendre
 Je souffre, je souffre
 Et ne peux rien en dire
 Rien en dire
 Je souffre.

Hiver 1982.

L'ERRE

TRISTE
 Comment dire ?
 Dans les guides du voyage :
 Parti sans but et revenu
 Des hommes, des hommes
 Couleur de peau, formes et membres
 Et dans leurs yeux pas un soleil.
 Pas un soleil ?
 Pas un soleil ! Des plages encore,
 Le jour, le soir, dans ces endroits
 Sorti des ruines, du bar ceci : je m'interroge
 La mer est calme mais le cœur gronde
 Ressac, ressac.
 Cette ombre en fuite, ce visage pâle
 Pas de question ! Va pour le corps
 Faisons ici tout comme ailleurs
 Semblant d'y croire
 Et puis surtout :
 N'y pas penser, en repartir
 Pour d'autres lieux les mêmes heures
 Où nos semblables prolifèrent.
 Moi ?
 Je reviens
 Tous les voyages,
 Et quand même triste.

Hiver 1982.

LES YEUX MORTS

J'ai fait de mon mieux
 J'arrive en bout de course
 Comme en fin de journée
 Et j'ai marché, usé
 Le souffle nécessaire
 Mais rien ne peut y faire :
 À présent trop d'été
 Submerge trop de temps
 Puis le temps va fraîchir
 Avec la marée
 Et rouler sur son lit
 Les arbres feuille à feuille
 Il flotte dans ses bras
 Des reflets de nuages
 Qui couleront sans heurt
 Jusqu'aux berges du ciel
 La nuit semble un orage
 Soudain chargé d'odeur
 Qui répand sur tout l'ouest
 Et parfume de suie
 L'ombre grise et les beiges
 Je n'ai plus tant l'envie
 Et si peu le désir
 Au seuil du sommeil
 Je retarde la vie,
 J'appréhende les draps
 Depuis toujours humides,
 Le repli de mon corps
 Et la mort de mes yeux.

Été 1982.

LES VASTES JOURS

L'ÉTÉ me parvient, les vastes jours

À ce parfum en l'air
 Ce n'est plus la longueur
 Des heures que je veux soupçonner
 Ni les syncopes du feuillage
 Chaviré par le vague juillet
 Mais le trouble dans l'âme

L'été n'est qu'un battement, de plus à la tempe

J'attends l'été aux jours de pluie
 Qu'un vent très doux ouvre à la nuit
 Ces gens qui marchent poussés au dos
 Comme moi solitude parmi les solitudes

L'été qui respire, expire à la fenêtre

Vienne à trembler le silence
 J'en dédie le soupir

L'été, s'ils me parviennent les vastes jours

Aux amants furtifs du lent secret.

Été 1982.

MATIN DU DERNIER JOUR

S'IL ne restait qu'un jour
De ces jours gris à l'aube
Qu'entre deux toits des lambeaux se partagent.

Le vent
A déjà fait cent pas,
Sur les quais du matin, à l'angle pâle des rues.
L'heure, éperdue, regagne les trottoirs
Se glisse dans les bars quand le jour se fait froid
Et à tous, passants qui vous pressez,
Elle vante sa vertu et revend des retards.
La pluie vient elle aussi !
Qu'elle tienne compagnie aux enfants des écoles,
Qu'à leur pied vagabond elle dépose des flaques
Remplies d'un ciel qu'un peu de boue tourmente
Et qu'ils s'en éclaboussent.

J'irais jusqu'en moi-même
À l'amont des mots, où il se font obscurs.
Tout ce que je saurais n'aurait plus rien d'utile
Et au jour qu'il me resterait
J'insufflerais la nuit, et sa fureur, et ses ulcères.

Hiver 1982.

HEURES

J'ARRIVE donc aux heures comme on feuillette les livres,
sans jamais rien sentir au bout des doigts distraits, du parfum
de chaque page.

Ne restent que les reliures, grenues et sèches, en peau morte
d'existence, qui contiennent l'image où vient se complaire
l'aigreur du vivant.

J'exige désormais :

Heures d'attente, stériles par souci d'avenir, éprises de mort
et de vie s'échappant.

Heures inutiles du chagrin des fautifs, quand se
désaimantent les contraires.

Heures dissidentes en esprit de révolte, et le corps des
pensées exhale un vain espoir.

Heures de corail au moment illusoire, qui briseraient
l'anneau qui cercle la folie.

Heures! Exactes, moins le quart, et demie.

Vous toutes, enfin, comme les éphémères, mariez-vous à
l'oubli et mourez dans l'instant!

Été 1981.

PAS DES MOTS

Et dire qu'ici,
Par un silence entrecoupé des bruits du corps,
À l'heure grave
Vibre la basse en l'air pesant
S'alourdit l'âme du vague état,
Tandis qu'en soi sourd la nuit
Qu'au pas des mots tout se contraint
Et s'achemine...

1984?

La sagesse qui t'honore
N'est rien
En regard de ce qui m'avilit :
De tous les possibles que l'on se peut prêter
Je sais précisément ce qu'il me faut ôter
Si je veux les réduire à l'état du présent.
Figure-toi!

Hiver 1982.

SPLEEN

LE mot n'est plus de mise
 Mais de la sensation persiste
 L'étouffement, la torsion des heures
 Sans ses racines, le sentiment qui meurt
 Et l'horrible désormais banale
 Succession des temps, mort subtiles.

Et pourtant rien de mieux
 Qu'aujourd'hui pommelé
 De nuées sous un ciel en damier
 Peu de raisons en souffrance
 Peu de joies différées
 Rien ne vient menacer ce qui est installé.

Tu n'es qu'un vieil amant
 Paresseux, endormi, dans la chambre volets clos
 Et tu rêves avec moi, à la vie, à la mort.

Et quand je crois m'échapper
 En changeant mes idées comme on change de lit
 C'est dans tes draps que j'échoue.

Hiver 1981.

LES MOTS QUI PASSENT

PAROLES d'avares économes de souffle
 Précieuses sous la langue
 Dures et froides avec la pierre
 Dans le jardin des vies.

Paroles de sourds-muets
 Est cristallisée la raison
 De leur long silence, pétrifiés l'angoisse
 Et l'amour dans un premier cri.

Paroles sans verbe
 Où tout a été dit
 Pour n'avoir jamais dit : ailleurs,
 Naïves et vaines sous la pression des mots.

Paroles dénuées de ciel,
 Lettre morte, par elles
 Le vivant cèle le vivant
 Et du quotidien grave l'infini.

1976?

LE PEU

PARFOIS ce midi quotidien dont tu parles, qu'à perdre et dissiper
le désir s'efforce, se présente tôt le matin et commande la journée.

Les fenêtres ouvertes ont précipité le dehors endimanché,
endeuillé les murs de voiles incertains et d'ombres humides,
d'immobilité. Les parfums de la nuit se convulsent.

La raison bâille et se laisse vêtir en silence, accepte la tutelle du
jour, déjà boutonne l'habit qui va la porter au triomphe de la
multitude, s'apprête à paraître au balcon.

Au premier bain de foule, le monde chavire et le corps se
conduit, tant bien que mal, entre les haies qui murmurent. Des
cadences s'enchaînent, l'ordre règne en public.

À la dernière image s'estompent les contours, qui palpitent
encore au soir de lueurs dissipées par la nuit, un reste de vent
s'épuise, l'envie vient à manquer.

Alors le cœur s'essouffle et parvient à l'ennui, et le sommeil
remet à demain le peu qu'il reste de nous.

1975?

VENT MUET

À Brigitte.

Au revers des années les coutures ont craqué
À l'abri des semaines s'écoule un vent muet
Quelque part est la nuit.
Un homme approche :
A-t-il les yeux moins clairs que ceux d'hier ?
La bouche tant close qu'une parole est vide ?
Où sont les veines qui irriguent,
Ne serait-ce que la main destinée aux usages ?
Et l'âme, dans le geste ?
La part de l'ombre parmi ces jours tranquilles
Exposés par le temps à l'usure des regards ?
Quelle intrigue se noue si je défais l'énigme ?
Telle est l'angoisse, et telle la blessure
Quand je replie mes doigts.

Hiver 1982.

LA LANGUE

CERTAINS vont nous parler
Et diront plus d'amour
Qu'une caresse précise,

Leur langue
Aussi lente et humide
Aussi tiède, brumeuse
Au beau milieu du soir
Qu'une envie d'espérer
Quand un calme fortuit
Une fraîcheur soudaine
Condensent nos désirs
Et gonflent nos poitrines
D'un soupir impatient,
Avide de lumière.

Leur langue
Avant d'aimer nous dire
Avant d'ouvrir nos lèvres
Fait miroiter l'instant
S'immobilise au seuil
De nos consentements
Gardant la vie fragile
Au dehors du palais
La goûte et puis nous donne
Le vertige d'un mot
Soulagé de sa peur.

Voilà tout dit ou presque
Qu'il faut qu'elle le redise
Leur langue
Qui s'efface en parlant
Et nous jette le trouble
Comme un agacement.

Hiver 1982.

IL pleut des ombres
En perles de silence
Je rêve
Balcon, véranda
Patio et le milieu
De la cour carrée
Chemin pavé
Il pleut de l'ombre
Sur l'unique solitude
Et personne.

29 mars 1985.

TEMPS MORTS

RUPTURE

DÉCOUVRIR son absence
Et dans l'ombre être pâle
À l'idée du néant
Que laisse le départ.

Déposer sa plainte
Avant qu'il soit trop tard
Au fond du lit qui grince
En perdre la raison.

Avoir envie d'une cigarette
King size, bout filtre
Paquet doré,
L'allumer sans la consommer.

Appeler le silence
Qui peu à peu s'installe
Dans l'espace béant
Des portes du placard.

Sous un nom qu'on emprunte
S'en remettre à l'espoir
Le plus vain, le plus mince
D'un trait de liaison.

Écraser cette cigarette
King Size, bout filtre
Paquet doré,
Consumée dans le cendrier.

1984, je pense.

IDÉES GRISES

COURIR après tes heures
 Ce temps-là m'est passé.
 De douleur plus immédiate
 Je n'ai pas connu l'inspiration
 Depuis,
 Je prends ma peine en patience.
 Non pas.
 Je cherche les recours.
 Non plus :
 Je vis, voilà tout
 Mes journées seul à.
 Seul en.
 Seul.
 Je ne sens pas son corps
 Ni le sien qui me joint
 Ni le vôtre
 Pas plus le mien :
 Encore puis-je prétendre...
 Mais à bien regarder
 J'embrasse des contours
 Et je me sais présent.
 Et j'ai mal d'être là
 Pour avoir possédé,
 Ce que je n'ai pas donné.
 C'est ainsi
 Triste à l'envi
 Où j'en suis ce poème
 Parle amer et chagrin,
 S'applique à perdre pied
 Et ne perd que le nord.

Dites-vous qu'à ma place
 La rengaine est tenace
 Qui remet sur mes traces
 Une foule d'idées grises
 Et des leçons apprises
 Que ces messieurs me disent :
 On n'aime rien, disent-ils.
 En effet.
 Je n'ai rien aimé
 Et je ne veux plus rien
 Du plaisir entre deux
 Le complice et le tendre
 Comprendre de toi
 Le pourquoi, le comment
 Ou s'il faut se réjouir
 D'un mot plus haut que l'autre
 Au hasard, sous tes doigts
 D'une promenade en caresse...
 Du moins,
 Il faudrait le vouloir.

Hiver 1982.

ON se sera compris :
 Tu me liras et moi
 La tête ailleurs ou presque
 Les îles que j'habite
 Un peu d'écume en prime
 De désir plein les bras,
 Et toi.
 Mais s'est perdue la route...

Hiver 1982.

LA BRÛLURE

QUI aime l'autre
 N'aime pas en moi
 L'infirmes
 Et lui semblent indécents
 Tous ces mots qui me manquent.
 Il m'invite à l'envie
 Et me prescrit le temps
 Se garde des possibles,
 Un cas de mésestente.

À moi toute la brûlure,
 L'ivresse du passé,
 Ne plus savoir que vivre
 Est un vide qui s'ignore.

J'ai dû voler un rêve
 Et troubler un sommeil,
 J'ai dû choisir ta mort.
 Voici que tu retombes
 Pesant comme la ruine :
 Je suis bien le désert
 Et bien le feu qui couve.

Hiver 1982.

ATTENDRE SIMPLEMENT

COMME je ne sais rien voir :
 Toujours un regard dans l'œil,
 J'avais mis aujourd'hui
 Le tendre d'un bleu d'enfant
 Rien de ce qui émeut :
 Sa main d'un geste à part,
 Sur moi, sa tête reposée,
 De tout cela n'est arrivé.
 Peu de passion dans les yeux pâles :
 Ai-je même de quoi intéresser ?
 Ou c'est ce qui m'échappe
 Et dont je n'ai que faire ?
 Attendre simplement :
 Comprendre enfin que l'ignorance
 N'est pas défaut du corps qui pèse
 De toi si peu l'absence.

Hiver 1982.

AVEC SES MOTS

CE ridicule d'aimer !
 De ses yeux il a bien vu
 Un par un les degrés
 La brisure, mon silence.
 Le corps n'a pas suffi :
 Il lui fallait l'histoire
 Il me fallait l'êtreindre.

Hiver 1982.

IL Y A...

Ce frisson de moi
 Quand tes yeux imprécis
 M'ont suivi sans me voir
 Reconnus entre tous
 Ma pudeur et mes signes.

Ce moment sanglot
 Où j'aime être de toi
 Ne plus être à quiconque
 Aimer ce geste-là
 De mes lèvres à ton front.

Ces larmes égarées
 Dont la source est tarie
 Tant le désert est mien
 Et mon cœur minéral
 Et ma raison barbare.

Cette main sauvage
 Qui se ferme qui s'ouvre
 Mais bat sans ta mesure
 Car j'ai perdu l'usage
 Et j'empoigne et je souffre.

Ces instants muets
 Et plus rien ne préfère
 Que j'ai trop adoré :
 Loin des mots abouchés
 Tout silence est mortel.

Hiver 1982.

À L'USURE

À l'usure
 Jusqu'à la corde. M'entends-tu ?
 Échapper. La belle affaire !
 Je traquerais
 Jusqu'aux mots les plus durs
 Au ventre, au cœur
 Qui font mal
 Et rendent le désir
 Amer avant l'impasse
 La mise à nu ? un jeu d'enfant !
 Pour toi seront
 L'écartèlement des heures
 La torture des attentes
 L'insupportable espoir
 Et tué vivant plutôt que haï
 Tu chercheras ma main
 Pour qu'elle recommence
 Nous verrons bien alors
 S'il reste quelque chose
 Mais moi, l'écorché vif
 Je t'aurai
 À l'usure
 Jusqu'à la corde. M'entends-tu ?
 Échapper. La belle affaire !
 Je traquerais.

Hiver 1982.

POUR DIRE

Si je traîne le soir
Par les rues vides d'espoir
Sous le ciel étranger

Au rebord des trottoirs
Je me prends à chanter
Un petit air mouillé :

De nous je rêve
Les autres vies
Plus loin d'ici

Pour toi je vis
Ce rêve-là
Bien en deçà

Tous les enfants soupirent :
Pour dire
Qu'on serait ailleurs

Un astre sang sur notre route
Une auto folle nimbée de joie
La lune est mauve dans le ciel tendre
La mer argent brasse les sables

Puis à la nuit d'un bleu marine
Où vient perler l'eau des étoiles
Offrir nos yeux, former des vœux
Pleurer dans l'âme et se réjouir.

1972? puis années 80.

CHANSONS ET FANTAISIES

TALGO

... JE suivais l'ombre du rideau bleu
Qui gagnait son regard
Et laissait deviner, fugace,
L'amorce d'un désir qu'il masquait du battement
Des cils et sur ses lèvres
Tandis que se posait un doigt déjà mordu,
Impérieux d'impatience,
J'avais saisi l'espoir, l'urgence qu'il y avait
D'abandonner nos airs, faux airs et retenues
Pour franchir la distance
Que ce voyage à deux mettait entre nous.
Le train roulait parfois
Quand il n'arrêtait pas
Et parlant d'autre chose
Nous ne cessions de rire
Du froid qu'il faisait
Par ce soleil de plomb.
Il regardait les villes,
La campagne immobile.
Je cherchais des formules,
Ne trouvant que des mots qui cernaient le silence.
Il aimait dans la danse
Les corps qui s'étirent,
Je préférais James Dean aux yeux de Laura Mars,
La scène où il est seul
Rêveur
La tête entre les mains,
Et que poussent les haricots.
Il a fini par dire :
Les toilettes sont libres.
J'ai répondu moqueur
Que je l'étais aussi,
Jusqu'au prochain arrêt...

Été 1981.

LE PARTAGE

TOI

PEUX-TU l'entendre ?
J'ai à te dire
Je t'aime d'amour
C'est en moi
Le jour, la nuit
Je suis là sans doute
Avec toi.

Ne dis rien,
Ne choisis pas l'offense
Que l'on fait au silence
De ne rien dire de plus beau
Que la lumière d'un mot
Donné en partage
À l'amour aux yeux clos.

Tais toi !
Si tu préfères l'absence
Pour ce qu'elle ne pèse
Son poids de regret
Qu'aux âmes troublées
Par l'insincérité
Et la rumeur des sens.

Enfin parle,
Si telle est la nécessité
Toi
Dont je sais qui tu es
Et dis moi ce que tu veux.

5 août 1993.

L'AUBE

BOUCHE close
Chien et loup
Tes joues gagnées
Par la nuit.

Bleu de tes yeux
Demi-lunes
S'ouvre à l'obscur
Un regard.

J'attends ton rire
En cascade
Soleil et vent
Qui me lavent.

L'aube point sur tes lèvres.

Été 1972.

LES nasses du matin
Rejaillissent d'hier
Et retirent à la mer
Tous les fruits de la nuit,

Feux d'argent, ventres d'or
Verdeur hachée d'écume
Monstres gluants d'ombre
Étoilée de poussière

Sur le pont, à l'étable
Frémissent de lumière
Et se noient au grand air
L'écaille bientôt terne,

Mais restent entre mes mains
Quand j'ai trié l'utile
Ces quelques porcelaines
Aux creux inoccupés.

À ces vides nacrés
Je fais le don de l'âme
Et renvoie par le fond
Du geste des semeurs,

Un peu que je sais
Et beaucoup que j'ignore.

1972? puis 1982.

16 MAI

CE jour de vent
Par une mer basse,
D'éblouissement
Au plein centre du ciel
Fougueux en cavale

À l'air qui vibre
Le sable foulé
Et l'eau qui frissonne
En moi, quelque chose
Attend la renverse.

J'entends battre
À tire-d'aile
Tant d'oiseaux étourdis,
Les voiles en voltige
De cerfs-volants
Qui sifflent,
J'écoute le corps vacant
Épouser la vague.

Tu marches quelque part
Où le monde est lisière
Et l'envie qui pétille
Sous les pas t'accompagne.

14 août 1993.

« C'était arrivé sur moi en même temps qu'un bleu regard
mou et liant comme une herbe de fond d'eau, et le soudain
mystère du jour pur d'ombres. »

JEAN GIONO, *Le Serpent d'étoiles.*

L'INTIME

EN ton absence
Est l'intime
Où toute part est faite
Au plus clair de moi-même
Parce que j'ai nommé
Et j'entends et je vois.

En ton absence
Est la joie
Qui imprègne mes mains
Et va brûler en moi
Comme un feu
Quand il veille.

En ton absence
Est la vie
Vagabonde, innocente
Qui n'a vécu
Que pour cet instant
Présent.

15 août 1993.

MATIN

COURIR ce matin
 Des flaques de vert et de brun
 Par les rochers en algue
 Aussi vite que lumière
 Quand dans les bleus
 Un peu de rose se mêle
 Entre mer et soleil
 Qui fait le jour
 Jusqu'au ciel
 Pour les enfants heureux.

*Port Vrill,
 26 août 1993.*

CIEL MARIN

Du ciel
 J'ai toutes les nuances
 Au cœur et l'horizon
 De ce soir levé
 Au vent de lune
 Tiède au lointain,
 Ce silence où tu sondes
 Le bleu qui m'amarine
 Sans qu'une vague ne brise,
 Pour avoir tant parlé
 De toi avec la mer
 Dont tu viens
 Et qui me dit bientôt
 Nous sommes.

*Port Vrill,
 31 août et 7 septembre 1993.*

« Je regarde par-dessus mes toits élégamment courbes des angles, je regarde l'été approfondissant le rectangle bleu qui m'appartient dans le Ciel, par droit de locataire, à Pei-King. »

VICTOR SEGALEN, *René Leys.*

LES BRAS

DOUCEMENT,
 Le corps est sec
 Et la peau vibre,
 Tu me manques
 Pour l'essentiel
 De la nuit dans les bras
 Du sommeil abandonné
 D'un souffle sur la nuque
 Des poitrines en cadence,
 Tendrement,
 Une chaleur de chair
 Une douceur de main
 Ton odeur inconnue
 Au fond d'un lit
 Que tu empruntes
 Le creux où je m'inscris
 Sans bouger d'un seul doigt
 Et toi qui me cherches :
 Là,
 Tu m'as déjà trouvé.

19 septembre 1993.

EN LISANT VICTOR

Le jour s'est levé
 J'étais debout
 Comme il est d'usage
 Pour ne pas manquer la terre.

Mer très clémente
 Brise bleue
 Navigation paisible
 Des détroits
 Je t'imagine
 Infiniment près de moi
 Reprendre la sieste
 De mes tropiques d'autrefois :
 Paquebot terne
 Toilettes blanches
 Et voiles dans les malles,
 Marine en uniforme.

Dans un monde
 Où tout serait prodigieux
 La magie
 N'est qu'un peu d'amusement.

22 septembre 1993.

LE PARTAGE

Tu me manques
 Même si le mot te blesse
 J'y ai ma raison
 L'essence de moi-même
 Ce qui m'est à l'esprit
 Par la vie, le partage
 Tu me manques.

16 octobre 1993.

LA PATIENCE DU ZINC

DES larmes au ciel qui bouge
 Où tremblent des lumières
 Sur des voies d'argent
 Et d'encre mêlée d'eau
 Entre les feuillages émus
 Par un vent venu d'ouest
 Porteur d'âme saline
 En bourrasques brutales et humides
 Car tout fond
 Par les vitres à mille gouttes
 Sur les toits gris de zinc
 Les dix mille certitudes
 Des cascades du désir
 En gouttières défaits
 S'écoulent sans répit,
 Sans qu'il y ait de cesse
 À l'ombre qui ruisselle :
 J'aime
 Malgré tout,
 Je garde en moi serein
 L'esprit fidèle
 Jusqu'au corps
 Empli de toi
 Qui ne t'es pas nommé
 Et ne veux rien
 S'entendre dire.
 Je chemine pour joindre,
 Te sachant là
 Pour autant
 Que les chemins finissent
 Comme ils aboutissent,
 Et peu importe l'égarement
 Qui fait que l'on parvient.

5 octobre 1993.

LA MUSIQUE DU SILENCE

QUE faire ?
 Des ondes qui murmurent
 Des oreillers qu'on presse
 Du silence étonnant
 Qui suit chaque pensée
 De l'espoir qui respire
 À peine régulière.

Que dire ?
 Du sommeil qui divague
 Du lit qu'on parcourt
 Des idées tièdes ou humides
 Qui chavirent le corps tendu
 Du supplice qui nous tient
 À sa main tendre et souple.

Tu connais la chanson
 Que je chante avec toi
 Pour qu'elle soit sans refrain
 Quand elle est à deux voix :
 Aime-toi
 Aime-moi
 Aime-enfin.

29 octobre 1993.

8 MAI

IL traîne sur Paris
 Un bel orage paresseux
 Une nébuleuse pâle
 Un vertige de pluie,
 Tout au bord de l'espace
 Le bruit que font des pas
 En se précipitant,
 Par les fenêtres entrebâillées
 Fermées doucement
 Des voix saisies par le ciel,
 Le claquement des flaques
 Mouillées de gouttes
 Et ce grand bruit lointain
 D'un tonnerre qui roule,
 Dont je suis l'écho sensible
 Par la peau, le battement,
 En subtile connivence
 Mieux calme que serein
 Attentif et perplexe
 Je voyage.

3 novembre 1993.

« Mais l'étendue ne se trouve pas. Elle se fonde. »

SAINT-EXUPÉRY, *Pilote de guerre.*

Le temps sans doute
Et beaucoup de sagesse
Et que faire des fantômes
De la vertu des femmes de marin
Du risque de dire oui
Lorsque l'on n'y tient plus
Ai-je choisi le silence,
Faut-il s'y tenir ?
Puis garder en soi
Échanger des regards
Avec le paysage
Vivre occupé
Mais être ailleurs
À portée de l'oubli
En toute impuissance.
Et être avec,
Néanmoins.

4 novembre 1993.

LE GRAIN

LES mots font des caresses
Tout est doux
Dans ma tête
Que je touche
Que j'effleure
Je cherche le côté
La courbe et le grain,
Le sommeil en mon espace
Où tu demeures
Tout à fait.

17 novembre 1993.

ANTIDOTE

LE moment serait terrible
 Heurté de rage de ne pouvoir
 Dans l'impossible échange
 Partager les regards, les mains
 L'instinct de la présence
 L'affection rayonnante
 La tiédeur des moments rares.
 La haine serait poison
 Défigurant l'aimé
 Vouant aux gémonies
 Et tout le mal
 Qu'il se peut faire.
 Je, tu.
 Je ne peux pas,
 Je ne peux pas.
 Tu es.

30 novembre 1993.

« Antidote : *n. m.* 1. Substance qui s'oppose aux effets d'un poison. 2. Ce qui atténue une souffrance morale. »

DICIONNAIRE HACHETTE.

LA GÎTE

À la voix que tu donnes
 Détendue, un peu lasse
 Toute en creux qui m'apaisent
 Et m'installent à ton bord,
 J'entame le voyage,
 Car les voiles ont claqué
 De ce vent régulier
 Frisant l'eau qui se fend
 D'une étrave inclinée,
 Un filet d'écume fine,
 Et mon cœur à la gîte
 Répond à l'oiseau
 Que la terre précieuse
 Est un désir par l'horizon,
 Un murmure à la face du ciel.

3 décembre 1993.

« Une minute après l'autre, l'océan se brisait avec une puissance égale contre l'île invisible ; ... »

ROBERT LOUIS STEVENSON, *Le reflux.*

IMMOBILE

À qui part demain
 J'offre la traversée
 Les yeux fermés
 Un espace vierge de parcours
 Qui va d'ici jusqu'au-delà
 Pour la fonder une étendue,
 Un océan libre de routes
 Et de cargos absurdes
 En cabotage paresseux,
 Sous l'ample silence
 Des vents singuliers
 Comme au plus profond
 D'un bleu liquide.

22 décembre 1993.

« Dans les cœurs fervents refermés sur eux-mêmes, de brèves expériences dévorent notre humain tissu comme un feu qui couve en secret dans la cale d'un navire consume le coton dans sa balle. »

HERMAN MELVILLE, *Billy Budd, marin.*

IMPRESSION DE VOYAGE

À la longue d'une journée
 Délicieuse et charmante
 Par les largeurs qui sinuent
 En ornières majestueuses
 Sur soi-même
 Pluie fraîche
 Un repli s'intercale
 Je vois fort bien
 Je pense à merveille
 Je fais la route au pas
 Inexprimable et doux
 Porteur d'un peu de monotonie.

22 janvier 1994.

« Et je rendis grâce à Dieu d'être libre d'errer, libre d'espérer, libre d'aimer! »

ROBERT LOUIS STEVENSON,
Voyage avec un âne dans les Cévennes.

AUTRES POÉSIES ET CHANSONS

AU SOIR

J'ÉCRIS au soir,
Que le monde est bien gai,
Malgré toutes les misères qu'il me fait.

J'écris en noir,
Que je vais me plaindre,
Parce qu'il n'est plus possible de feindre.

Et je demande à voir
Les yeux que je porte.
J'aimerais tant savoir
Ce qui les emporte
Si loin, toujours plus loin,
De moi, du cœur, des miens.

J'entends la peur,
Celle qui marche à grands pas,
Gagner la rue et monter sous les toits.

J'entends les heures,
Celles qui me racontent,
Tuer les secondes qu'elles décomptent.

Et je demande à croire
Les vœux que je porte.
J'aimerais tant avoir
L'espoir qu'ils emportent
Au loin, vers les lointains,
Le ciel et le matin.

Je perds l'envie,
Mais qui ou quoi aimer,
À trop goûter ce qui va s'abîmer.

Je perds la vie,
Mais comment dire ailleurs,
En attendant, rongé, des jours meilleurs...

CHIEN

Accoté au bord du soir, le chien attend que vienne,
Crépuscule, l'ombre sur les choses.

Le souffle ras sur dalle de pierre
Peint de buée l'apaisement lisse de la matière.

Fraîcheur recueillie au ventre relâché
Éteint la folie des moments clairs.

L'odeur des heures nées d'hier
Baigne sa mémoire des flots de l'été.

Toute lumière s'épuise, avec elle les instants.
La bête s'étire pour un dernier soupir.

Il abaisse un regard :
Sagesse du vieux chien, tapi au bord d'un soir.

LA COURSE

BATTEMENT au cœur, battement au cœur
La course est longue jusqu'au trésor
Les temps qui courent t'ont mise au loin
Trop loin au goût, trop loin aux yeux
J'ai attendu
Battu pavé, battus chemins
J'ai recherché
Tout le sabbat, les sarabandes
J'arrive enfin
Mesure battue, tu y viens, bats
Nous y sommes, là
Battement au corps, battement au corps
Toi qui m'inondes et moi qui pleure
J'ai le cœur-joie qui va vers toi
Ouvre tes bras, ouvre tes bras
Je me sens
Lourd.

ELLE Y PENSAIT

MON vieil amant
 Elle y pensait
 D'y penser la tourmentait
 Tard dans son lit
 Qu'a-t-il fait ? Lui
 Aujourd'hui de tout ce temps
 Quand j'étouffais.

Je me demande... Si j'appelais
 Sa voix que, sa voix que j'aime
 Ne me dirait ni oui ni non
 Ce soir est pris, bientôt peut-être
 Oui bien sûr, se voir avant qu'il parte
 Tout ce que j'ai, serait à lui
 Comme d'habitude depuis. Et depuis quand ?

Je parlerais.
 Des mots très simples, ceux qu'il faudrait
 Mais... Ma pauvre fille !
 Tu lui dirais et dirais trop
 Il penserait :
 Quelqu'une qui rêve,
 Bien ennuyeuse.

Mon Dieu l'ennui
 C'est de savoir, quand le saurai-je ?
 Armand tu m'aimes ?
 Pardon, pardon. J'étais inquiète
 Pas même moi-même
 Vois-tu pourquoi ?
 Ne vois-tu pas ?

Où es-tu l'homme
 Sans passion, sans élan ?
 Mon cher Armand
 Si c'est ainsi : tant pis pour toi
 Tant pis pour nous
 Et moi aussi qui reste au lit
 À penser trop que tu m'oublies, toujours.

LES GENS QU'ON AIME

1. Au fond de la cour, bâtiment C
C'est là que tout va commencer
Dans un studio pour concubins
Moquette bordeaux et papier peint
Vingt mètres carrés sous un grenier
Et les toilettes sur le palier.
 2. Toi tu m'aimeras ou bien c'est moi
Qui t'aimerai pour deux à la fois
On s'aimera comme des amoureux
Qui n'ont que l'amour pour être heureux
Et de l'amour ça court les rues
Quand on ne vit pas, quand on ne vit plus.
- Mais qu'est-ce qu'on fera des gens qu'on aime
Quand on sera logé au cinquième ?
3. On saura tout dans *Maris Patch*
Les statistiques, la fin du match
Et toi tu liras *Jour de Transes*
pour les recettes, les confidences,
L'horoscope informatisé
Et les programmes télévisés.
 4. Une fois par mois le samedi soir
S'il reste du temps pour s'émouvoir
Je t'emmènerai au cinéma
Voir et revoir *La vie devant soi*
Bonbons, chocolats, esquimaux
Et les vibrations du métro.

5. J'attendrai ta libération
Pour te parler de mes pulsions
Nous irons aux séances spéciales
Des cours du planning familial
Et puis nous aurons cet enfant
Avec l'allocation logement.
6. Plus tard s'il faut partir d'ici
Pour placer nos économies
On s'achètera sur catalogue
Un chalet suisse et un bouledogue
Plus un terrain en grande banlieue
Avec des roses et des nains bleus.

Mais qu'est-ce qu'on fera des gens qu'on aime
Quand on aura quitté notre cinquième ?

GUERRE

GUERRES,
 Qui donc saura me dire
 La joie de vos héros sereins
 Et pourquoi le bruit de leurs entrailles
 Éclatées au combat sonne plus clair
 Que les cris d'agonie de ce cher disparu
 Héros sans doute, mais de l'anonymat
 Soldat modèle et citoyen moyen
 Dont on fleurit la tombe, une fois l'an
 Pour qu'elle ranime la flamme
 (On ne sait qui l'alluma)
 Qui doit brûler dans nos cœurs.

Il peut parler enfin puisqu'il a succombé
 Et vérifié ainsi dans un hoquet ultime
 Qu'il faut vivre muet et mourir inconnu.

Il faut des nuits pour calmer la détresse
 Se sentir nu au milieu des vitrines
 Marcher à contre-pluie guettant les signes
 Qui feront des rues un carnet d'adresses.
 On peut faire semblant de tourner le coin
 On attend des yeux au bord d'un trottoir
 Pour s'accrocher au soir comme à l'espoir
 D'un calme trouble à l'orée du matin.
 Minuit qui passe et les visions s'enchaînent
 Au bout de l'avenue tremble désert
 Un grand espace que les néons lacèrent
 Je suis le câble d'une télé sans chaîne.
 Café de la gare un chien gris me connaît,
 Une Marie-Blanche pâle d'ennui et de rêve
 Murmure à ses clients s'ils font la grève
 Qu'avant-guerre sa mère aussi se donnait.
 J'aime à lui glisser des mots, regarde moi
 Entre deux cachets blêmes Marie Blanche
 Tes seins qui soupirent si lourdes tes hanches
 De tous tes souvenirs as-tu gardé l'émoi?
 Ton chat qui meurt hier, manque de veine
 Sous les roues, écrasé, d'un gros camion
 Citerne en tournée de livraison
 Et depuis tu n'as plus rien pour ta peine.
 Laisse moi te dire à qui je ressemble
 Pourquoi les jours blafards sont au dehors
 Et les foules si denses quand tu l'endors
 Laisse moi te dire comment tout me semble.
 Tu m'expliqueras un soir quel est le salaire
 De la peur et le prix que l'on paye
 Pour trouver qui l'on a quitté la veille
 Sans remords, sans une tache, exemplaire.

L'INCONTINENT

1. LES mots se bouscuaient
Parce qu'il parlait trop vite
Même dans les lieux d'aisance
Il meublait les silences
En fredonnant un air
Qu'il tenait de son père
L'incontinent se dit
Qu'il a toujours eu tort
Les idées sont sans suite
Depuis qu'les mots sont morts
L'incontinent soupire
Il n'a plus rien à dire
Depuis qu'les mots sont morts
L'incontinent soupire.

2. L'amour le reprenait
Dès qu'il prenait la fuite
Car dans les bras d'Elvire
Pas moyen d'en finir
Sous les caresses expertes
L'envie causait sa perte
L'incontinent se dit
Qu'il aimerait bien encore
Mais les carottes sont cuites
Depuis qu'l'amour est mort
L'incontinent s'ennuie
Il n'a plus rien la nuit
Depuis qu'l'amour est mort
L'incontinent s'ennuie.

3. La vie qu'il préférait
C'était la vie d'artiste
Dépenser sans compter
C'était son bon côté
Quand est venue la crise
Qu'il a perdu sa mise
L'incontinent s'est dit
Qu'il n'était plus d'accord
Que la vie est bien triste
Depuis qu'la mort est mort
L'incontinent préfère
Un coup de revolver
Depuis qu'la mort est mort
L'incontinent est mort
... Et alors?
Circulez! Circulez!
Il n'y a plus rien à perdre.

1. J'ATTENDS qu'elle soit chez elle
 Pour battre le rappel
 J'engage la bataille
 Et par ses soupiraux
 Tous mes chats se faufilent
 Bousculent le majordome
 Pendu au bout du fil
 Avec une grosse voix d'homme
 Assiègent son boudoir
 Perchés sur l'accoudoir
 Du fauteuil à bascule
 Et elle se recule.
2. Elle paraît peu surprise
 De se voir entreprise
 Sa bouche s'envenime
 D'un bout de peine infime
 À peine le bout des dents
 Mais sa moue m'assassine
 Et d'une crinoline
 Elle couvre ses enfants
 Une légion de souris
 Aussi blanches que mes nuits
 Passées à la cerner
 Et elle sait ce que j'ai.
3. Par moment je ronronne
 À la voir sans couronne
 Simple bonne et transie
 Par le froid de mon œil
 Pourtant toutes nos armes
 Tombent et se désarment
 Sous le charme tremblant
 De tant de faux-semblant
 J'abandonne le siège
 Elle démonte ses pièges
 Je sonne le repli
 Et elle se recueille.

JE ne peux plus compter sur des amis trop doux
 J'aimerais mieux mais l'amour c'est devenu mou
 Si je suis à bout c'est que le goût manque de goût
 Et c'est la faute à qui si j'en finis embaumé
 Tous ces gens dont on parle pour ne plus les nommer
 Tout le bien qu'on ferait si on pouvait les gommer
 Leur rendre la monnaie
 Des machines à souci
 Surtout bien effacer
 Le petit de la vie
 Atteindre les sommets
 Et viser l'infini
 Mais ce sont nos semblables presque des notables
 Et quand on est aimable c'est pour se mettre à table
 Rester affable en oubliant qu'on est minable
 Alors gardez la monnaie
 Des machines à souci
 On n'peut rien effacer
 Du petit de la vie
 Atteignez vos sommets
 Regardez, c'est fini.

JEUNE HOMME ORDINAIRE
CHERCHE PARTENAIRE

1. LONGTEMPS délaissé
Et des vagues à l'âme
Rêveur exilé
Attend brise-larme.
2. S.O.S. Amitié
Tendresse et plus
Projets souhaités
Si affinités.
3. Anticonformée
Serait bienvenue
Humour indiqué
En cas d'imprévu.
4. Musique appréciée
Condition requise
Photo désirée
De l'intéressée.

Jeune homme ordinaire Qui prendra la main
Cherche partenaire Du néo-jamesdeanien ?
Femmes imaginaires Donnez-vous la main
Cœurs célibataires Au néo-jamesdeanien ?

5. Impatience
Du jeune animal
Toute urgence
Contactez journal.

Qui prendra la main
Du néo-jamesdeanien ?

ON PARLE TROP

J'suis minus, si c'est pas plus
J'en sais rien, j'comprends pas bien
C'que vous m'dites, redites-le vite
Combien font, ces six saucissons-ci ?
Six sous sont ces six saucissons-là !
Et puis tiens, ça m'appartient
Je te donne, tu m'abandonnes
Fais les comptes, qu'est-ce qu'on raconte ?
Tu verras, un jour mon prince viendra
Tu verras, un jour il me dira
La la la
On parle trop
Quand on s'aime pas
Il va faire beau
J'savais même pas
Mais t'en fais pas, y'a de la joie
Du bonheur, pour tous les cœurs
Demain soir, j'te paye à boire
Moi ça va, et toi ça ne va pas
J'ai déjà, donné ma langue au chat
On parle trop
Quand on s'aime pas
Il va faire beau
J'savais même pas.

PAIR OU IMPAIR

1. C'EST le dimanche matin
Et j'ai relu Tintin au Congo
La ville est dans son bain
Et je ne suis pas certain d'aimer l'eau
 - 1'. Chaque fois qu'il pleut j'en ai des larmes aux yeux
S'il pleuvait moins je lirais Rintintin
Je ne vois rien d'étrange
Mais la pluie me dérange.

2. J'ai besoin d'une vidange
D'un bon cœur de rechange en plastique
Et pour que tout s'arrange
J'avale des mélanges exotiques
 - 2'. Quand ça va mal dans mon état normal
J'appelle les anges à la bourse des échanges
Si jamais je me perds
J'ai mon nom dans l'annuaire.

3. Demain c'était hier
J'ai découvert l'envers du décor
Comme il fait gris sur terre
J'allume mon réverbère mais encore
 - 3'. Encore un jour sans consigne ni retour
Pair ou impair j'ai gagné mes ulcères
L'air du temps est malsain
Faut-il faire un dessin ?

Puis 1. *ad libitum*.

PLACE ASSISE

JE voudrais être aussi
Un ancien combattant
De l'amour ou de guerre
J'aurais vécu l'enfer
Je serais pensionné
Décoré, remercié
D'avoir donné ma jambe
Ou mon cœur ou ma vie.

Défiler le dimanche
Et porter le drapeau
Pouvoir dire tout haut
Qu'il fut un temps jadis
Où l'on cueillait les filles
Toutes fraîches encore vierges
Où l'on fauchait les hommes
Dans les champs de blé mur.

Je voudrais être aussi
Un ancien combattant
Défiler le dimanche
Et porter le drapeau.

Mutilé par les balles
Et trahi par les femmes
Dans le métro le jour
À la télé le soir
J'aurais ma place assise
Et le droit au respect.

REPOS

OR, s'écoule la journée et vient crier la nuit à l'orée du grand Ouest.

S'allège l'air salin comme reste amer d'océan combattant, et frémit sur nos tempes l'aride vent des plaines. Promesses du soleil aux corps alourdis, une lune-reflet fait la roue sous les branches.

L'âtre vapeur des vies s'émane au front du sol, exaspère nos sens, troublés déjà par l'ombre, dont la houle s'élève...

Mais avant d'accepter le regain :

Retracer sur son corps le corps du silence
 Au calme de la terre répondre par l'attente
 Et goûter au repos,
 Comme l'ébauche du plaisir.

SECONDE ZONE

1. BONJOUR garçon, coca pression
 Jamais d'alcool, j'suis en mission
 J'cherche une p'tite dame qui s'rait cliente
 Pas vraiment vamp mais attirante
 Dix mois que j'file cette amazone
 Dans toutes les villes de seconde zone
 Elle vend ses charmes au marché noir
 Dans les hammams et dans les bars
 Faites attention, cette femme est un démon
 Amour vénal, abus de bacchanales
 Tout ça finira mal.

2. Jolie p'tite rousse plutôt boulotte
 Des ch'veux qui moussent et d'la parlote
 On lui don'rait sur l'impression
 L'bon sang d'bon Dieu sans confession
 Faut pas s'y fier, elle saoulante
 Plus vous l'aimez, plus elle vous tente
 Et quand elle joue à l'héroïne
 Un seul regard vous hallucine
 Faites attention, cette femme est un démon
 Amour toxique, poupée barbiturique
 Grand pouvoir hypnotique.

3. J'la r'trouverai même à Zanzibar
 Sans hésiter j'lui dirai marre
 Chérie j't'arrête au nom du Fisc
 Brigade des stupres et narcotiques
 Fait ton paquet mais pas d'ramdam
 N'abuse pas trop d'ma bonté d'âme
 T'as l'droit d'appeler ton avocat
 J'finis mon verre et j'suis à toi
 Faites attention, cette femme est un démon
 Amour trompeur, danger de mal au cœur
 Synonyme de malheur.

Le silence pour demain,
 Le matin pas si loin.
 Point du jour, fin de nuit,
 Si l'envie qui m'ennuie
 Suit mes heures pas à pas
 Ce sera grâce à toi.

Rien à dire sans plaisir
 Et le désir qui étire.
 S'enfuir pour voir ailleurs
 Qu'ailleurs à cent à l'heure
 Le cœur c'est l'inconnu
 Début de convenu.

Il suffirait d'un ciel,
 Il manque des rues-soleil.
 J'aimerais fermer l'œil
 Et ne pas faire mon deuil
 Du petit corps à corps
 Quand tu n'es pas d'accord.

Pas facile de dormir
 Si tu ne veux plus venir
 Pas d'amour en sachet
 Comment faire sans cachet ?

LES soucis c'est fini
 À midi loin d'ici je suis parti
 Pour de vrai
 Je m'en vais sans regret

Je vois déjà ton air las
 La rengaine des migraines qui s'amènent
 Pour de vrai
 Je m'en vais sans regret

Inutile de t'affoler
 Tu ferais mieux de m'oublier
 Je m'en vais
 Et je pars il est trop tard

Je me libère si tu préfères
 Pour de vrai
 Des jours et des nuits que je m'ennuie
 La page est tournée aujourd'hui.

TA MAISON VIDE

TA maison est vide
 Déserte de son maître
 La cour d'honneur en friche
 À l'intérieur
 Les chaises froides, la chambre désolée
 Ta maison est vide
 Étrangère à ta vie
 Revenue ici
 Sans rien d'imaginé
 Incapable de ses bras
 Cernée par des murs
 Que rien ne lui ferait avouer
 Ta maison sera vide
 Plus tard
 D'enfants grognons
 De lits chamboulés
 De chats furtifs
 D'absences douloureuses
 De lettres déchirées
 Par la rage impuissante
 Bientôt vidée
 D'éclats, d'échos
 De voix soucieuses
 Du piano refermé par sa main
 De ses yeux avides
 Oui. De ses yeux avides
 Ta maison en sera vide
 Vide d'obligations
 De rentes journalières
 Vide de toi, de moi
 De présence agréée
 Pour son devenir
 Vide, encore, vide
 Car ta maison est vide
 Aujourd'hui
 Si j'y suis pour personne.

TRAIN CORAIL

MIDI un quart en hall de gare
 L'express d'une heure a du retard
 Bien sage assis sur la banquette
 J'vois pas la fille que j'ai en tête

Y'a des jours blancs, y'a des jours bleus
 Des trains de luxe ou trains d'banlieue
 Dans l'train corail je m'abandonne
 La vie du rail c'est monotone

J'ai besoin d'une locomotive
 C'est devenu mon leitmotiv
 J'aimerais changer de paysage
 Trouver une erreur d'aiguillage

Dans les convois j'suis malheureux
 Toujours parké dans l'wagon d'queue
 Les non-fumeurs, les gosses qui braillent
 Qu'est-ce qu'elle fabrique pendant qu' j' déraille

J'la vois jamais en seconde classe
 Elle aime pas les transports de masse
 En attendant qu'on s'télescope
 J'devrais relire mon horoscope.

NOUVELLES

ABSENCE

Le soleil envahit mon univers. Il trace un long rectangle blanc, éblouissant, sur le sol dallé. Les nuages de l'orage moribond, dans leur fuite insensée, s'interposent une dernière fois entre lui et moi.

Ils représentent l'arrière-garde d'une armée en déroute.

Amoureux de l'horizontale, paisiblement étendu sur un lit, j'observe avec curiosité les reflets mouvants du ciel sur les pierres polies.

Bientôt, au zénith peut-être, les sources du jour retrouveront la limpidité. Elles déverseront en cascade une lumière bleue et dorée.

Auparavant, l'aube grisait : un bel orage équatorial s'étalait au matin comme un pays montagneux. Une masse rocailleuse laissait pendre de ses flancs une foudre arborescente, jaillie du plus sombre et plantée dans la terre.

Je me trouvais au balcon lorsque les premières gouttes ont roulé sur la poussière cendrée du jardin. Sans se fondre d'abord. Puis elles se sont incrustées dans le sol qu'elles mouchetaient de brun.

J'ai savouré le plaisir d'imaginer la campagne, ma campagne, à peine tracée en marge des collines boisées, surpiquée de perles d'eau... Prête, l'espace d'un soupir, à fondre sous l'orage.

J'ai senti l'averse en moi bien avant qu'elle ne tire un premier rideau sur les ombres mauves. Les maisons blêmes s'évanouirent.

Le cœur tonnerre et les yeux noyés, j'écoutai parler le zinc du toit et chanter les gouttières.

La marée céleste s'engouffrait dans les caniveaux qu'elle débordait aussitôt. Elle hissait sur son dos des îles de boue et de feuillage. Quelques animaux également, surpris, le poil défait : des chats, des rats, ballottés côte à côte. Des oiseaux aux ailes brisées, battant l'eau de détresse.

Un flot ocre empruntait le lit des routes, il bouillonnait entre les haies. Parfois, un écueil nouait le fleuve improvisé. Un remous découvrait le cadre tordu d'une bicyclette, une vague révélait l'agonie convulsive d'une chèvre décolorée. Il passait aussi, par paquets, des objets informes, inclassables, qui restaient accrochés aux barrières.

Lorsque la chaleur retombera, pesante, une fois épuisée la tornade, ces épaves mêlées de boue cuiront en quelques heures et arrondiront les talus.

Passé le premier déluge, l'émotion de ce matin de pluie s'est faite d'une plus rare délicatesse. Modelée par ses doigts caressants, ma sensibilité s'abandonnait à l'ondée des mots et des images :

Un lac immobile capturait le ciel. Une aube s'éternisait. Le silence, celui des hommes, laissait parler le monde.

À présent, mon cœur détendu pressent l'épanouissement du jour. Les dalles ensoleillées ont un éclat insoutenable. Il ne reste de l'orage matinal que le souvenir d'un vécu torrentiel. Paupières mi-closes, la ville sèche au soleil. Elle somnole, rendue nonchalante par le vent bas qui égoutte les frangipaniers et agite les palmes sous les fenêtres. Un calme puissant s'impose aux collines qui longent le fleuve, parmi l'éboulement cubique des maisons, tournées vers la mer qui scintille au loin, à l'embouchure. La géométrie des toits de tuiles ondule comme un mirage.

Il faut attendre la nuit.

Ce soir, la ville sera peau de léopard, brune et rose. Elle finira par se noyer dans l'ombre de la mer. Sur les hauteurs, une façade gardera la lumière, puis s'éteindra sous les cendres.

L'air brûlant remontera les rues. L'haleine fauve de la pierre, les murs tièdes, les automobiles accostées au trottoir. La brise au travers des claustras, la pénombre à l'abri de la véranda, quelques chaises au bord des terrasses. La ville se disposera à l'oubli du jour. Ce sera l'heure des craquements : le bois, les maisons, la raison se fêleront. Tout ce qui avait lieu d'être visible et cohérent prétendra à la mort.

Ce sera l'heure de la mer.

J'irai boulevard de la Plage. Près de l'Hôtel illuminé, édifié à même le sable, que les plus grandes marées menacent, j'égarerai mon pas entre les dunes et la lisière frémissante de l'océan. Je déploierai une de ces chaises longues qui agrémentent le séjour estival. Sa toile humide, assouplie par la fraîcheur nocturne, boursoufflée par l'effort de toujours supporter le monde distendu, tremblera aux humeurs du vent d'aval.

Installé pour la nuit, délivré du sommeil, je fermerai les yeux désormais inutiles. J'écouterai la plage monter à l'assaut de mon île, ses vagues minérales prolongeant l'océan. En moi coulera la nuit. Je serai source de cette nuit-là dont l'essence répandue sur le sable submergera les murailles hâtives des châteaux enfantins. Elle creusera un lit, inondera la mer et engloutira l'horizon. Ses étoiles à la dérive, l'univers échouera.

Enfin, un grand calme se fera jour. Le matin brisera à nouveau à l'orient du ciel. Le vent se fera respiration.

Les blanches et les noires du sable pulvérisé s'ajusteront à la portée du temps.

Un grain de mica brillant figurera le silence.

LE BALCON

Un marin étranger discutait de sa soirée avec une créature moulée dans une robe blanche à pois noirs.

Il était beau. D'une beauté divine. Mais il ne le savait visiblement pas. Ici, sur cette avenue, il aurait trouvé à vendre quinze minutes de sa vie pour le prix d'une nuit à l'Hôtel de la Plage. Petit déjeuner compris, s'entend. Au lieu de cela, il s'entêtait à vouloir payer cette dame qui s'offrait à lui avec fougue et le pressait de la suivre. Elle répétait : Non. Pas d'argent. Pas cinq mille. Pour toi c'est l'amour, en lui flattant le cou de la main gauche et l'entre-jambe de la main droite. Le malheureux ne comprenait pas et balbutiait quelques mots en agitant des billets. Je regardais la scène, assez intéressé, comme d'autres badauds qui maintenant s'arrêtaient.

Je me rendais au Café Métropole où je devais retrouver M. Jean. L'avenue du Dix-neuf-Décembre ne représente pas un bien grand détour quand il s'agit d'aller de chez moi au Métropole. C'est un détour que je tente systématiquement, dès qu'apparaissent les premiers beaux jours, à la fin de la saison des pluies.

Ces jours-là, la ville prend un air de fête. Avec le bleu du ciel, la nuit devient le sujet de nos préoccupations. On se lasse d'admirer la tiédeur de midi pour goûter la pureté de minuit. Quand tombe le crépuscule, les promeneurs envahissent les rues, les jardins, le boulevard de la Plage. Les murs repeints à la chaux sont découpés d'ombres noires comme l'encre. Dispersée par le vent d'aval, l'odeur du jasmin se fait vive. Il vient aussi d'autres parfums, d'hommes, de sève, de terre chaude. On se parle de caresses, de simples vertiges, d'amours très brèves. Des fenêtres ouvertes s'échappent la lumière

et le bruissement des rires. Sur la chaussée, il n'est pas rare de voir pleurer à visage découvert. Mais personne n'y prend garde, tant les joies égalent les peines.

Les quelques semaines que dure ce bonheur intense sont appelées traditionnellement le mois des anges. Et les enfants qui naissent en abondance, neuf mois plus tard, sont réputés les plus doux, les plus forts et les plus souriants des enfants. Puis le paradis lève son camp et livre la place au vent du nord, à l'âcre poussière ocre, au soleil de plomb.

Le marin s'impatientait. Sa peau claire s'empourprait. Il passait sur son front un orage de mer. Le cas paraissait urgent autant que l'envie semblait pressante. Je parlais sa langue, il m'en remercia.

– Vous pouvez dire à cette femme que je ne lui veux pas d'histoire. Si mes cinq mille ne lui suffisent pas, j'irai ailleurs.

Je le rassurai.

– C'est bien celle-là que tu veux? Alors, écoute-moi : tu lui plais. Quand tu auras terminé, tu lui donneras une mèche de tes cheveux. Oui, une mèche... Un peu d'argent, puisque tu y tiens. Ça suffira. Et n'hésite pas à demander des spécialités.

La fille tendait l'oreille. Elle s'estimait roulée et poussait des hurlements, croyant que je lui soufflais son client. Je la calmai bien vite.

– Assez! Il ira chez toi. Il te donnera ses cheveux.

Ils partirent bras dessus, bras dessous. Ils eurent tôt fait de s'embrasser une première fois sous un proche lampadaire. La chevelure du jeune marin l'auréolait d'argent. Il m'adressa un signe de remerciement. J'y répondis distraitement.

Comment expliquer à cet homme, comment le persuader de ce qu'il représentait. Sous nos latitudes une telle blondeur, une pâleur aussi délicate, un regard si bleu qu'il s'y mêle de la glace, tous ces attributs sont la marque du ciel. Ils font l'objet d'un culte. Les cheveux surtout, que l'on place dans des sachets avant de les porter sur son corps, à des endroits secrets.

Toucher ce demi-dieu, l'aimer et s'en faire aimer, était une grâce que très peu connaissaient.

Je m'étais mis en retard.

J'étais inquiet : M. Jean n'attend pas. Ou, s'il attend, il ne se

prive pas ensuite d'étaler sa mauvaise humeur. M. Jean est de la génération de Madame Veuve, chez qui je loge. Ils se connaissent, je le sais. Mais aucun des deux n'a jamais voulu me parler de l'autre.

M. Jean m'a abordé un soir dans la rue, d'une façon que j'ai jugée cavalière. J'ai cru, l'espace d'un horrible moment, qu'il voyait en moi un quelconque giton à séduire, une jeunesse à faner. Ma réaction première fut donc de lui dire, non sans acidité, à quel point il se trompait. Désolé, il supplia que l'on ne se méprenne pas sur son compte : il cherchait une compagnie, en tout bien, tout honneur. Il jurait ses grands dieux que pas une seule des pensées que je lui prêtais ne l'avait effleuré.

Je me suis radouci et nous avons décidé de notre amitié autour d'un verre de xérés. J'ai dû lui avouer, lorsque l'intimité m'y a autorisé, qu'il s'en fallait de vingt ans à peine pour que je succombe à ses charmes. Par bonheur les vieux messieurs sont ainsi : ils préfèrent la réalité imparfaite à l'absolu de leurs rêves. Ceci explique que nous soyons restés les meilleurs amis du monde.

M. Jean a toutes les qualités d'un homme mûr. Hélas, il a gardé de son époque un goût détestable, celui de la ponctualité. Un manquement à l'exactitude le fait grincer des dents.

Dans quel état allais-je le retrouver ?

Sous les arcades du Métropole régnait la plus tendre atmosphère. Les pales des ventilateurs brassaient l'eau et le feu du soir, laissant pleuvoir sur la foule des visages de l'or en demi-teinte et toutes les nuances de rouge.

M. Jean me faisait signe, une table près du bar. Il n'était pas seul.

– Comme vous n'arriviez pas, je me suis permis d'inviter ces jeunes personnes. Elles ne trouvaient pas à s'asseoir.

Je me présentai. Avec courtoisie, sans trop d'amabilité. Elles se présentèrent à leur tour.

– Je m'appelle Avia Bartoloméu.

– Emie. Emie Strassberg.

Bonjour, Emie. Elle était nerveuse, je n'eus pas l'heur de la dérider. Mon aisance habituelle s'alourdissait de mots impropres et de silences troublés. Quelques minutes suffirent à me plonger dans l'embarras. M. Jean prit mon relais aussitôt. Grâce à lui, la conversation s'anima et il n'y eut plus rien de pesant dans l'instant. Je pre-

nais une part discrète à l'insouciance qui s'installait. J'évitais de rencontrer ses yeux. Je l'observais pourtant, quand elle riait à gorge déployée. Le sang, sous sa peau fine, dessinait des motifs palpitants. Était-ce la chaleur ? De la rosée brillait sur sa poitrine, à la naissance des seins qui tremblaient. Sous le chignon, les oreilles rosissaient avec délicatesse.

Elles nous quittèrent précipitamment. Avia s'en excusa.

– Un rendez-vous urgent. Encore merci.

Emie garda de la froideur pour nous faire ses adieux.

Elles s'éloignaient, deux frêles silhouettes sous les arches.

M. Jean posa la question qui le démangeait.

– Qu'en pensez-vous ?

– Jamais vues, jamais entendu parler d'elles.

– Mais encore ? Emie vous en impose. Vous en perdiez votre langue. Ne me dites pas le contraire, vous la gardez dedans vos yeux.

– Avez-vous remarqué cette vie à fleur de peau, ce gonflement des paupières ? Et la ligne du nez, la finesse des épaules, ...

– Fichtre ! Vous voilà mordu, et bien mordu. Si je peux me permettre, je vais vous donner un conseil : vous n'avez pas tout vu. Cette fille n'est pas pour vous.

J'avais très peu l'envie d'en discuter, mais je me sentais mis au défi.

– C'est ce que nous verrons.

Le lendemain était un jour parfait. Une brume légère voilait le matin. À midi, la plage était déserte. Quelques rares parasols planaient l'ombre sur le sable.

Emie sortait de l'eau lorsque je l'aperçus. Je ne me pressais pas d'aller lui dire bonjour. Elle restait debout les yeux fermés, le visage tourné vers le soleil, laissant sécher la mer qui perlait sur ses reins.

J'avais le cœur muet et la voix grave.

– Je vais me baigner. Y retournez-vous ? La plage sera vite envahie. Elle fit la moue.

– Non, allez-y sans moi. Je vous attends sur ma serviette. Faites attention aux rouleaux, la barre est méchante aujourd'hui.

Ce jour-là, nous eûmes peu de choses à nous dire.

Je la revis le surlendemain, puis tous les jours qui suivirent. Nos rencontres se déroulaient en terrain neutre. La buvette de l'Aviation, le bord de mer ou les jardins de l'hôpital. Elle m'écoutait parler. Je souhaitais la distraire, ne pas la lasser par des questions. Je persistais à croire qu'elle ne trouvait aucun charme à ce que j'inventais. Un soir, nous étions sur la corniche qui domine la ville, quelque chose éveilla son attention d'une manière prodigieuse. Ses yeux brûlaient, sa voix trahissait l'excitation.

– Ce que vous venez de dire. Pouvez-vous répéter ce que vous venez de dire ?

J'ai dit ceci : parfois il m'arrive de vouloir manger les gens.

– C'est-à-dire, les manger ?

– Oui. Les manger, les absorber. En prendre possession. Je ne sais pas...

– Je comprends. Je comprends très bien.

Vers onze heures, devant sa porte, elle me prit la main.

– Montons. Nous serons mieux sur le balcon.

Elle occupait le cinquième étage d'un immeuble de conception ancienne. Elle ne me fit pas visiter l'appartement. Elle m'entraîna immédiatement vers le balcon, où elle avait installé sa chambre. Au nord, au sud, des plantes à l'épais feuillage décourageaient les assauts du vent et de la pluie. Un rideau de paille, relevé pour la nuit, servait à filtrer les rayons de l'ouest chaleureux. Penchée sur la balustrade, elle me montra le vide.

– De jour, la vue est unique. Heureusement, c'est une nuit sans lune.

Je hais les nuits de lune.

Je regardais le ciel, qui fourmillait d'étoiles comme un évanouissement.

Il y eut un bruit immense et nous heurtâmes le silence de nos pulsations.

L'envoûtement ne cessa qu'à l'aube. Nous émergeâmes de l'ombre, encore humides. J'étais rompu, au fond du lit. Elle méditait face à l'occident, accoudée à la tablette de la balustrade, un pied nu glissé entre les balustres. Elle se retourna.

– Dormez-vous ? J'aimerais que vous ne dormiez pas. J'aimerais vous entendre vivre et ne plus entendre que vous. Tout était si

fade... avant cette nuit. Je ne supporte plus la médiocrité.

– Médiocrité ?

– Oui. Je me sens différente. Vous êtes différent.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– Rien. Absolument rien, si vous ne me le faites croire. Qu'en dites-vous ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Promettez-moi au moins...

– Je ne peux pas vous le dire.

La grisaille qui fardait l'heure ne me permit pas de savoir si elle sanglotait. Elle reprit sa veille silencieuse pendant que je m'endormais.

Je ne pus la quitter de toute une semaine.

Je rentrais le midi déjeuner. Madame Veuve m'adressait un sourire ironique qui exprimait mieux que des paroles le sens de ses pensées. Elle me traitait comme le chat de la maison quand il revenait griffé, titubant, épuisé par ses courses nocturnes.

Elle me grondait :

– Je te trouve bien pâle, cerné. Tu ne manges rien. Tu manques de sommeil, il te faudra un mois pour récupérer.

– Laissez-moi la paix, s'il vous plaît. Je sais ce que j'ai à faire.

Nous avions pris l'habitude de dîner ensemble. Emie préparait des plats très épicés que le vin de palme accompagnait à merveille. Souvent, nous n'attendions pas la fin du repas pour abuser de la nuit.

Dix jours avaient passé.

Ce soir-là, je lui fis savoir que je n'étais pas libre. Une tâche urgente me retenait à la maison. Le jour suivant, une obligation à laquelle je ne pouvais me soustraire accapara tout mon temps. Par la suite, la rencontre inopinée d'un ami d'enfance et la déception qui s'ensuivit m'inspirèrent une humeur noire.

Nos retrouvailles manquèrent un peu de chaleur. Je sentais le reproche poindre dans sa bouche. Elle me blessait de mots avant de plonger dans mes bras. Notre corps à corps perdit en intensité, nos nuits raccourcirent. Je n'eus plus le loisir de la voir aussi fréquemment. Le mois des anges tira à sa fin.

Un après-midi, le vent du nord s'installa. L'atmosphère devint

étouffante. Un brouillard de poussière obscurcissait la ville, les voitures roulaient au pas. À son regard lorsqu'elle m'accueillit, je compris qu'Emie souffrait de m'avoir attendu. Son visage défait et ses mains tordues par l'impatience indiquaient une extrême nervosité. Au dessert, son mutisme me mit mal à l'aise.

– Tout à l'heure, en me rendant chez vous, j'ai failli me perdre. Je ne reconnaissais plus les rues.

Son doigt traquait les miettes de pain. À quoi rêvait-elle ?

– M. Jean, vous savez, cet homme affable qui est à l'origine de notre rencontre. M. Jean a, semble-t-il, complètement disparu de la circulation. Cela ne m'étonne qu'à moitié. Il aura subjugué quelque jeune homme de bonne famille dont il aura su épanouir la sensibilité tronquée. Il possède une villa sur la côte des Maures. Je le soupçonne d'y organiser des messes païennes. Emie, vous ne m'écoutez pas.

– Pardon. Vous me parliez ?

L'air était si lourd que sa voix me parvenait assourdie. Sur le balcon, elle jeta de l'eau au carrelage pour nous donner de la fraîcheur. Le lit sur lequel elle m'attira me fit l'effet d'une plaque chauffée à blanc. Elle cherchait ma bouche pour y plonger sa langue avec avidité. La lassitude m'occupait et je répondais mollement à ses enlacements.

La douleur me força à la repousser.

– Cessez de me mordre les lèvres. Cela m'agace. Vous m'avez mordu jusqu'au sang. Je crois que vous n'obtiendrez rien de bon, cette nuit. Je suis fatigué.

Je n'entendis plus que le bruit de sa respiration. Le souffle de sa colère enveloppait mes épaules. Elle se leva et me tourna le dos. Le bourdonnement du vent emplit un long moment.

– Vous feriez mieux de partir d'ici. Partir et ne plus revenir. Jamais. Jamais.

C'est ce que je fis.

M. Jean réapparut au Métropole un mois plus tard, la mine réjouie et le verbe enthousiaste.

– La retraite est une période exceptionnelle. Vous n'imaginez pas les joies que la mienne me procure.

J'imaginai sans peine. Il reprit l'œil humide :

– J'ai connu des heures délicieuses, là-bas, près d'Akiba. Et vous n'êtes jamais venu. Il y aurait tant de choses à vous montrer. C'est l'Eden qui vous nargue : les baignades, les fleurs, les enfants.

– Voilà qui doit vous ravir, en effet. Je ne serais pas surpris d'avoir un jour à vous porter des oranges.

– Vous me faites la morale ! Je ne vous ai pas toujours connu dans cette disposition d'esprit. Rappelez-vous le jeune Rachid. Et l'éphèbe du club nautique. Enfin, passons. Vous ne m'avez rien dit d'Emie.

Je fis semblant de ne pas avoir entendu. Sa perfidie était immense : il posa la question de nouveau. J'étais exaspéré.

– *Veni, vidi, vici*, et je suis reparti. Cela vous suffit-il ?

– Vous ne vous en tirerez certainement pas d'aussi belle façon. Racontez moi tout, dans le détail.

Je dus m'exécuter.

– ... et depuis nous ne nous sommes pas revus.

– Mais alors, que faisiez-vous le temps de mon absence ?

– Je me suis lancé sur les traces du marin. Je n'espérais pas le retrouver en personne. J'ai reconnu la fille. Je suis devenu son client. La deuxième nuit, j'ai trouvé le sachet aux cheveux et je me suis enfui pendant qu'elle dormait. Je le porte maintenant sur mon cœur.

– Votre romantisme vous perdra. C'est bien beau d'avoir votre âge. Lisez-vous les journaux ?

Je ne voyais pas où il voulait en venir. Non. Je ne les lisais pas.

– C'était le journal d'hier, à la rubrique faits divers : une certaine Emie Strassberg s'était jetée du haut de son balcon. J'ai eu l'occasion d'en discuter avec Cyril Andreous, celui qui est venu après vous. Il ne comprenait pas. Et vous ? Comprenez-vous ?

– Au risque de vous décevoir, j'ai bien peur que non.

M. Jean ricana.

– J'avais raison. Reconnaissez-le, cette fille-là n'était pas pour

vous. De toute évidence, elle n'était pour personne. Quelle barbarie tout de même : se jeter d'un balcon. Y auriez-vous pensé?

Je répondis sèchement.

– Vous habitez un rez-de-chaussée et vous manquez totalement d'imagination. À sa place, qu'auriez-vous fait?

Et le chapitre fut clos.

CONVERSATIONS

– CET individu me répugne. Il faudrait lui interdire ce séjour.

– Duquel parlez-vous? Car s'il fallait trier la clientèle du Métropole sur le volet, je vous assure qu'il y aurait du travail!

M. Jean tardait à me répondre.

– Hum, hum. Attendez...

Il enlevait, à l'aide d'une allumette taillée en pointe, quelques débris d'olive malencontreusement logés entre ses molaires. L'opération devenant délicate, il roula des yeux et cacha d'une main soigneusement manucurée ce que l'autre poursuivait.

– Où en étais-je? Oui : c'est d'Arturo Beleta qu'il s'agit, bien évidemment. Il est, quant à moi, le seul individu répugnant.

– Que lui reprochez-vous? Son âge, son physique, son succès? Je ne lui vois rien de repoussant. Je le trouverais même insignifiant.

– C'est exactement ce que je voulais vous faire dire. Il est insignifiant. Bon époux, bon père de famille, et travailleur modèle. Physiquement attrayant, amabilité de circonstance. Jusqu'aujourd'hui, il n'a jamais donné prise au scandale. Mais que savez-vous de lui?

– Pas grand chose. Qu'il est arrivé ici tout jeune homme, sans un sou en poche. Qu'il a travaillé un an aux Comptoirs du Nord puis qu'il a épousé la fille de la maison. Le fait qu'elle soit laide pour moi n'indique pas qu'elle soit dépourvue de charme pour autrui. Si je saisis le sens de vos insinuations, l'unique héritière d'un riche commerçant, de surcroît défavorisée par la nature, n'a aucune chance de découvrir un jour les joies de l'amour et celles du mariage! Je n'ai pas de statistiques précises à vous présenter, mais je peux vous certifier que le contraire arrive tous les ans de par le monde, sans

qu'il soit besoin d'invoquer pour autant la vénalité de l'homme qui épouse. Que cela vous plaise ou non.

– Et moi je soutiens que ça n'est pas le cas du couple Beleta. J'ai eu l'occasion de le jauger, cet homme-là : vous étiez encore sur les bancs de l'école que je le voyais présenter son affaire! Croyez-moi : ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à grimper aux arbres. Il a joliment joué de ses atouts, voilà la vérité. Il a très vite compris qu'il fallait embobiner le père avant de séduire la fille.

– Admettons. Il trouve le terrain favorable, il s'y implante. Et alors? Il aime l'argent ou le pouvoir de l'argent, peu importe. Il aime le luxe, les belles voitures, les maisons de maître, que sais-je? Mais c'est son droit! Si cela vous gêne, moi je reste parfaitement indifférent.

– Je suis bien d'accord avec vous : il peut ne pas aimer la fille et profiter de la situation pour satisfaire ses ambitions. Je m'en contrefiche. Le goût du pouvoir fait tourner le monde, je ne vais pas vous contredire sur ce point. Il appartient à chacun, effectivement, de choisir sa religion. Mais Arturo Beleta ne s'est pas contenté de se convertir et de pratiquer son rite : les vertus qu'il se devait d'afficher, il y croit aujourd'hui. Et il entend le montrer. Pour un peu, il vous donnerait la leçon... C'est ce qui me le rend tout à fait odieux. Il me fait penser à ces bigots de salon qui se délivrent du démon en lui claquant la porte au nez et en la fermant à clé. Voyez-vous, il y a quelque chose de très important dans la vie : il faut pouvoir se mettre à nu et ne pas craindre d'un autre qu'il trouve encore à vous déshabiller. Sinon, il faut rester couvert et ne pas en montrer plus que le convenable.

– Je ne suis pas certain d'apprécier cette discussion comme elle le mériterait. Si vous voulez mon avis, Arturo Beleta s'ennuie et vous m'ennuiez en me parlant de lui.

M. Jean regardait ses ongles avec fierté. Il me les donna à voir.

– Que pensez-vous de son travail? Mon coiffeur a engagé un apprenti qui se débrouille fort bien. Et vous? Que vous arrive-t-il? Qu'y a-t-il de neuf dans votre vie? Quelques aventures, des détails croustillants : vous savez que j'en suis friand. Allons. Ne me boudez pas, je ne vous ai pas fâché à ce point!

Arturo Beleta se levait. L'horloge du Métropole marquait sept heures et demie.

Je crachai le noyau d'olive que je suçotais machinalement.

– Oh! Vous savez, je n'ai rien fait d'extraordinaire ces derniers temps. Je vous ai parlé de l'inspecteur Lino et de ses méthodes pour le moins curieuses. Je dois dire qu'il ne manquait pas d'intérêt : il m'a tenu en haleine pendant deux mois. Hélas, il vient d'être muté. Il est parti la semaine du carnaval, à destination de l'Est. Depuis ma vie est plate. Très plate. Une ou deux virées sur le port, mais je suis rentré bien vite chez moi. Vraiment, je n'ai pas grand chose à vous raconter.

– Ce n'est rien : une petite baisse de forme, une fatigue passagère. Je vous trouve nerveux. Vous devriez changer d'air, quitter cette ville. Pour un pays étranger, par exemple.

– Vous avez peut-être raison. Je n'ai plus d'ambition. J'ai l'impression, maintenant, d'avoir fait le tour des gens et des situations.

– Il n'y a rien de plus faux. Il se passe seulement que vous portez mal votre âge. Vous êtes trop mûr aujourd'hui pour accepter qu'une main se pose sur votre épaule. Mais vous ne l'êtes pas encore assez pour marcher de compagnie sans soutien. Ne désespérez pas : ça n'est jamais qu'un mauvais moment à passer. Il y a en vous bien trop de feu pour qu'un peu d'eau l'éteigne. N'oubliez pas, surtout : pour beaucoup d'entre nous, vous êtes un rayon de soleil.

– Allez dire ça à un rayon de soleil!

– Ne vous faites pas prier, petit prétentieux. Jetez un œil sur ce qui vous entoure ; tout n'est pas si noir qu'il y paraît.

– Justement! Cet endroit me sort par les yeux.

– Que venez-vous y faire, alors?

– Vous êtes décidé à m'assommer de questions. C'est ça! J'aurais dû m'en douter et ne pas vous laisser glisser sur ce terrain-là. Je suis ici et j'y reste, point. Dans quel état, c'est mon problème, vous en conviendrez.

M. Jean s'agita sur sa chaise. Il tira une montre de sa poche :

– Mon Dieu. Huit heures moins le quart, déjà. Avec vous, je parle, je parle. Je dois vous quitter. Ce soir, je dîne avec un ami d'enfance : je l'ai connu en... Bref, vous n'existiez pas. Dix années sans le voir, j'aurai la larme à l'œil, je le sens. J'hésite un peu à vous

abandonner à la morosité. Vous me couvez quelque chose, tel que vous me semblez. Je ne vous invite pas à partager ma soirée : vous ne manquez certainement pas de projets...

– Aucun, je peux vous l'assurer. Mais je ne trouve pas souhaitable de me joindre à votre repas d'anciens combattants, si vous me passez l'expression. Je ne serais pas au diapason de vos retrouvailles.

– Comme vous voulez, comme vous voulez! Amusez-vous mon garçon pendant que je radote sur les vertes années.

Il tardait à s'en aller : le vieux raseur! Et curieux en plus. Je décidai de le brusquer.

– Dépêchez-vous, vous allez être en retard : ce serait la première fois. Et ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne voudrais pas gâcher un aussi pur moment d'amitié.

Il me parut contrarié de devoir battre en retraite si précipitamment. Il en oublia même de papillonner entre les tables comme à son habitude.

Le Métropole bourdonnait de voix exaltées par la nuit. Comment s'appelle-t-il, celui-ci? Ah oui! David, mais David quoi?

David entraînait dans la grande salle. Il tournait son cou maigre de façon à faire ressortir sa pomme d'Adam. Il cherchait une victime. Je priai que ce ne fut pas moi.

M'ayant aperçu, il fonça résolument dans ma direction. En passant par l'allée centrale, il déséquilibra un serveur au plateau surchargé. Le bruit d'un verre éclatant sur le sol me crispa désagréablement. David y fit à peine attention. Ses dents blanches brillaient d'un vif éclat.

– Va? Je peux m'asseoir? – Il s'asseyait. – Ouï dis donc! Ça n'arrête pas, là-bas, sous les arcades. Un peu de calme enfin! J'étais avec Apo, Minnie et les autres : on pensait tous te voir.

– Que veux-tu boire?

– Pas question, c'est moi qui invite. Je fête mon départ : vacances, vacances! Une occasion en or : un cargo en partance pour l'Amérique du Sud. J'embarque demain, une vingtaine de jours de traversée. Une chance : je connaissais le capitaine. Il a pu m'introduire auprès de la compagnie. Et je vais payer le mi-ni-mum.

– Qu'as-tu prévu? Tu comptes te déplacer?

– À l'aventure. Pas de but précis : c'est ma philosophie du voya-

ge. Les églises et les monuments en ruine m'enquiennent. Il me faut du vécu. Si possible, je vivrai chez l'habitant. Tiens, voilà Minnie qui rapplique. Alors, Minnie : trop de bruit pour toi aussi?

Minnie s'installa. Elle m'agressa sans attendre :

– Tu as sale mine! Le héros est fatigué?

– Héros, pourquoi héros?

– On ne parle que de toi, mon cher. De toi et de la fille Simondi. Et les langues vont bon train. C'est bien simple : on raconte tout et le contraire. Que cela fait une semaine que vous ne vous quittez plus d'une semelle. Qu'on vous a vus à l'Oiseau Bleu et que vous dansiez plutôt serrés...

– C'est possible. J'avais trop bu ce soir-là. Je serais tout à fait incapable de me rappeler qui j'ai rencontré à l'Oiseau Bleu et ce que j'y ai fait. Tout ce que je sais, c'est qu'on y retrouve toujours les mêmes têtes et qu'il s'y passe toujours la même chose.

– N'épiloguons pas. Enfin, cette histoire divise le Métropole en deux camps : il y a ceux qui prétendent que tu es intéressé par les sous de papa et que tu songes à te ranger. Je ne te précise pas qui : tu vois d'où ça vient, la même petite clique que d'habitude. Ce n'est que jalousie et méchanceté sur ton dos. Tu es un dépravé, un noceur, un alcoolique aux mœurs assez douteuses. À les entendre, tu serais fiché à la police et tu aurais profité de ton amitié avec quelqu'un là-bas, un inspecteur...

– Lino, l'inspecteur Lino.

– ... Tu en aurais profité pour faire disparaître des dossiers gênants. Tu vois, ça tourne au roman policier.

– Que veux-tu que je fasse? Si les gens parlent, c'est que ça les démange. Ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, ils ne m'empêcheront pas de dormir. De toute manière, je ne m'attends pas à ce que l'on me prenne pour un ange. Je ne fais rien pour.

– C'est bien toi, laisser dire, laisser faire. Pourtant, à ta place, je ferais quelque chose. Parce qu'en face de ces langues de putains, il y a les amis de la Miss Simondi. Tout à l'heure, pendant que tu sirotais de l'alcool avec ce vieux gibbon...

– M. Jean.

– C'est un vieux gibbon quand même. Entre nous soit dit, il n'est pas fait pour soigner ta réputation...

- Je fréquente qui me plaît.
- Bon, doucement. On ne va pas se fâcher pour si peu. Où en étais-je? Tu m’interromps constamment. Comment veux-tu être cohérente dans ces conditions?
- Les amis d’Anna Simondi, et moi et le vieux gibbon. Tu en étais là.
- Ça y est : tu m’as troublée! Je ne sais plus où je voulais en venir.
- Fais vite s’il te plaît : j’ai rendez-vous à neuf heures.
- David s’agita. Il se leva.
- Je crois que je vous laisse. J’ai mes bagages à préparer. Je suis sur le pont demain à sept heures du matin. Je vous envoie des cartes postales.
- Je lui tendis la main.
- Bon voyage, David.
- Il embrassa Minnie.
- Au revoir, Minnie : je te commande une vodka-citron avant de partir. Tu dois avoir soif.
- Et s’adressant à moi :
- Et pour toi?
- Rien, merci.
- Au revoir.
- Minnie agrippa mon bras.
- Ecoute, voilà ce qui se passe : tout à l’heure, sous les arcades, ils en sont venus aux mains. La petite sœur d’Anna était à notre table avec une amie. Tu les connais, elles se chuchotent des secrets à longueur de temps. J’étais juste à côté d’elles et j’ai tendu l’oreille.
- Curieuse. Tu n’aurais pas dû.
- La Poezeva racontait ses vacances de neige : «Ça nous a coûté très cher, mais on ne regrette pas. Hein, chéri? Si je pouvais me retrouver enceinte! Il paraît que l’altitude est bénéfique, j’espère que c’est vrai. Deux ans de mariage et pas d’enfant : on commence à s’inquiéter.» Autant te dire qu’il n’y avait strictement rien d’autre à faire que d’écouter les murmures des deux gamines. Elles parlaient de toi, tu penses, et d’Anna...
- Minnie frissonna.
- J’attends la suite.

- Tu ne devines pas?
- Pas du tout.
- Elle est amoureuse de toi. Depuis longtemps. Mais comme tu ne l’avais jamais regardée et parce qu’elle est timide, elle n’a jamais osé faire un premier pas et tenter sa chance. D’après ce que j’ai compris, tu es son grand amour. Maintenant elle croit toucher son rêve : il y a quinze jours, tu lui aurais souri. Deux jours plus tard, tu lui as dit bonjour. Ensuite vous avez eu «des» conversations. Elle a dansé deux fois avec toi, toi qui ne danses jamais. Aussi a-t-elle parlé de toi à ses parents, ils aimeraient te rencontrer. Enfin, tu l’as invitée à dîner.
- C’est possible.
- Quoi?
- Je dis que tout ça est fort possible. Il n’y a pas de quoi en venir aux mains. Voilà ta vodka.
- Je vais finir par croire que tu es tout à fait inconscient. Figure-toi qu’ils se sont battus comme des chiffonniers!
- Qui s’est battu d’abord?
- Le grand Stomel est venu s’asseoir : tu le connais, il n’a pas inventé la poudre. Il n’a pas dû s’apercevoir que la petite Simondi était là, ou il l’a fait exprès. Il s’est mis à raconter ce qui se racontait à la table d’en face. Il a trouvé drôle de dire que la «Simondi» ressemblait à une bonne sœur sécularisée et que tu allais rentrer dans les ordres. Il y a eu un silence : tout le monde était gêné pour lui. La petite n’a fait ni une ni deux : elle lui a balancé son verre à la figure. Elle lui a dit que si sa sœur ressemblait à une bonne sœur sécularisée, lui avait l’air d’un dégénéré. Lui a répondu en la traitant de garce et d’hystérique. Le drame, quoi! Là-dessus, sont arrivés les trois chevaliers servants de ces demoiselles. Des armoires à glace : ils font du judo ou je ne sais quoi. Je ne te donne pas de détails, j’ai fermé les yeux. Il y a eu des bouteilles cassées, des chaises renversées, des coups échangés. Et puis les serveurs les ont expulsés. On a tous failli être expulsés, d’ailleurs.
- Si ça les amuse!
- Sois sérieux de temps en temps. Cette fille s’accroche à toi : tu sais ce que veut dire d’être amoureux? Elle est amoureuse. Tu es en train de l’éblouir. Elle est heureuse. Si jamais tu la déçois, si jamais

elle comprend que tu t'es fichu d'elle, ce sera l'effondrement. Et tu te seras mis à dos sa famille et un bon paquet de gens qui les fréquentent. Tu n'en as pas besoin, franchement.

– Je n'ai besoin de rien.

– Est-ce que... tu as un petit sentiment pour elle?

– C'est une question que je ne me pose pas. C'est une question qui ne se pose pas. Et c'est une question que tu n'as pas à me poser.

– Je vois : après moi le déluge. Je taille ma route et je ne regarde pas où je mets les pieds. Et j'écrase tout ce qui se trouve sur mon chemin par la même occasion. Mais où crois-tu aller en te conduisant comme ça?

– Nom d'un chien. Est-ce que je sais, moi! Vous êtes là à me harceler : mais quelle mouche vous pique? Vous croyez que c'est facile tous les jours? Vous savez toujours ce que vous avez à faire? D'abord M. Jean : «Vous avez sûrement des projets», et toi maintenant... Bon sang, mêlez-vous de ce qui vous regarde! Les ragots du Métropole ne m'intéressent pas. Vos bons sentiments, gardez-les. Vous voulez vivre à ma place? Non. Eh bien, alors, laissez-moi vivre en paix. En paix.

Minnie vida d'un trait sa vodka.

– On en reparlera. Tu ne perds rien pour attendre. Bonsoir, très cher. Tu passeras devant une glace avant de sortir : tu n'as pas l'air aimable, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je suivis ses conseils. Un peu d'eau fraîche sur le visage et l'atmosphère parfumée des toilettes soulagèrent la migraine que je traînais depuis le midi.

Dehors, la rue grouillait d'oisifs. L'odeur de la terre en sueur envahissait le soir.

La circulation était intense, et j'eus toutes les peines du monde à atteindre le pont Akwana. Le fleuve traversé, il me restait quelques kilomètres à parcourir à travers Basso avant d'arriver à Milesix-Plage.

Le long du boulevard, les marchands de friture fermaient leurs portes. Les lampes à pétrole des buvettes ambulantes balisaient la promenade de jaune tiède. Une compagnie de chiens errants se disputait la carcasse d'une chèvre écrasée sur la chaussée.

L'Hôtel de la Plage brillait comme un paquebot au milieu d'une mer de nuit.

La réception sentait l'ambre. L'homme qui m'accueillit bâillait en se grattant l'oreille.

– Bonsoir Monsieur. Que puis-je pour vous?

Il ne pouvait pas grand chose.

– J'ai réservé une table pour neuf heures. Je passe au bar. Quand Mlle Simondi arrivera, dites-lui que je suis là-bas à l'attendre.

Le barman me connaissait. Il me servit un alcool blanc glacé et n'insista pas pour me tenir la conversation.

Je n'avais trop rien à dire.

LE DÉSERT

JE ne sais pas ce qui a poussé John Habner à me parler du désert. Je sais seulement qu'il a eu aujourd'hui une phrase, saugrenue pour un habitué tel que moi.

Ainsi, il s'est penché vers moi et a dit :

« Bonjour Monsieur. Belle journée, n'est-ce pas? Mais cet endroit est un désert... », puis il a suspendu son souffle et m'a dispensé des mots qu'il semblait vouloir former dans l'air chaud et humide.

J'ai dû, cela se comprendra par une discrétion qui m'honore, réprimer en moi l'imprudente tentation d'aller, en me fendant d'une banalité, au-delà du silence complice qui s'installait entre nous. Je n'ai pu malgré tout m'empêcher de faire de cet homme le sujet de mes immédiates interrogations et de sa phrase, le symbole d'une profonde et multiforme réflexion sur la vie, et les choses de la vie.

Je n'étais pas assis depuis trente secondes qu'il entra dans le bar et s'asseyait à la table voisine. J'attendais, très calmement, un verre à moutarde de whisky. Le premier. Il n'était pas assis depuis deux minutes à ma droite qu'il levait la main à l'attention du Libanais, ou à celle de ses sbires, et se penchait vers moi, l'air énigmatique et néanmoins quotidien (il a poussé un soupir plus qu'il n'a parlé, certes. Et dans ses yeux, aussi jaunes et vagues que ceux de l'innocence, j'ai mal saisi l'intelligence).

À présent, puisque nous y sommes, je ne compte plus les verres. Pour ne pas décevoir une amitié que je crois naissante, je n'hésite pas à commander au même rythme que lui. En raison des ravages exercés par l'alcool sur nos corps trop humains, je ne vais pas diffé-

rer plus longtemps les explications que je juge nécessaires à la bonne compréhension de cette histoire.

Cet Habner, en quoi se distingue-t-il du lot citadin? Justifie-t-il de ma part une telle passion? Et autres éclaircissements que vous espérez tous.

Nous sommes chez le Libanais, dont le bar regarde le fleuve, un peu à l'écart de la ville. Ici, une dernière colline, une simple boursofflure de la terre, borde le fleuve et dérange son lit avant qu'il ne s'évase en un estuaire compliqué de marécages.

La route que l'on emprunte pour y accéder se termine d'ailleurs en cul-de-sac : jusqu'à aujourd'hui, il ne serait d'aucune utilité d'en chercher plus loin le tracé. Celui-ci a bien pourtant été défini idéalement : au-delà du Libanais, dans les derniers mètres de terre rouge qu'un ultime bulldozer a déblayés.

Après débute le néant :

Le réseau dense des mangliers. L'univers glauque de vase et d'eau. Les sauvageries, animales et végétales. Des rythmes incompréhensibles, inconciliables à notre commune mesure.

On rêve les yeux ouverts, quand on laisse libre cours à l'imagination, si l'on s'essaye à deviner l'inspiration d'un tel projet. Le trouble des ingénieurs, lorsqu'ils le conçurent, devait être aussi grand que celui qui nous envahit chaque dimanche.

Quel était leur but? Car enfin, la raison impérative, que l'on dit d'usage, ordonne à la route d'aboutir. On lui pardonne, à la rigueur, de céder à l'égarément pourvu qu'elle définisse un terme.

Or, voici le mystère de cette route (celle du Libanais) : elle n'a jamais atteint sa destination. Elle a fait escale ici, définitivement semble-t-il. L'opposition politique prétend qu'en suivant la route du Libanais jusqu'au bout, on tombe dans la poche du maire. Cette assertion serait intéressante à discuter, mais là n'est pas notre propos : nous en débattons une autre fois.

Plus j'y pense (Dieu! Que cet alcool est mauvais!) et plus je crois à l'intuition du Libanais, ce diable d'homme. Il a compris très rapidement (quelque intelligence administrative, n'en doutons pas) que, pour des motifs que l'on imagine, la route n'irait pas plus loin. Et que le terrain acheté alors par ses soins deviendrait le bout du

monde. Il entrevoyait une clientèle potentielle et son atavisme lui dictait d'en tirer profit. De là à fonder un commerce, il n'y avait qu'un pas qu'il franchit le plus rapidement possible, avant que la concurrence ne songeât à s'installer.

Il n'eut pour débiter que le frêle abri d'une baraque en bois, et quelques tables et chaises de récupération, disposées sous des paillettes, pour tout matériel d'exploitation. Le pari semblait impossible à gagner : au début, chacun l'ignora. Le succès de son entreprise confirmé, on devint méprisant et railleur. Puis on se rendit chez le Libanais, des compagnies entières, afin d'égayer l'austérité des dimanches et sentir l'odeur fade de la friture sur les vêtements.

Le Libanais, sans se départir jamais de son amabilité, accueillait ses clients toujours plus nombreux et méprisants.

Cinq ans plus tard, on ne trouvait plus le mot pour le qualifier, ce dont il se réjouissait. Ses affaires prospéraient : grâce aux bénéfices accumulés, il avait fait construire un bar-restaurant en dur et, dans un coin du terrain, une maison magnifique à laquelle ne manquaient ni fenêtres ni portes. Enfin, il avait entrepris de diversifier ses activités en ouvrant une boutique qui tenait du bazar, ceci dans le but de développer des relations commerciales avec les sauvages habitants du marais tout proche.

De ceux-ci, il n'a encore jamais été fait allusion. La lacune paraît facile à combler : il importe de savoir que les marécages abritent une population humaine dont on connaît peu la coutume et l'ambition. On admet leur existence pour les avoir vus rôder sur le fleuve, au crépuscule, ou bien s'enfoncer à l'aube dans le fouillis des canaux qui baigne le marais. La voûte des palétuviers, s'il en est parmi vous que cela émeut, leur sert de refuge ; et ils s'y tiennent en toute quiétude puisqu'il n'excite personne d'aller les déranger au fond de ce labyrinthe.

De nuit, on aperçoit des lumières sur le fleuve : ils pêchent à la lanterne le poisson dont ils subsistent.

Voilà. C'est à peu près tout ce qui se disait des sauvages avant l'arrivée du Libanais. Et depuis, s'il existe quelqu'un susceptible de fournir de plus amples informations sur le sujet, ce ne peut être que lui.

Comment s'y est-il pris pour entrer en contact avec eux ? Mystère !

J'avance pour ma part que le Libanais occupe le poste d'une certaine frontière et que par lui transitent les rares mais indispensables échanges qui lient deux mondes indifférents l'un à l'autre. Les échanges en question sont de la nature du troc ; le Libanais accepte les peaux de serpents et le poisson fumé en paiement de la quincaillerie et du matériel de pêche qu'il vend. Ces transactions sont menées en semaine, aux heures grises, si bien que personne n'a jamais, jusqu'ici, eu le loisir d'y assister.

Ceci dit, on vient de très loin chez le Libanais, et pour toutes les raisons, exceptée celle de savoir qui vit dans nos marécages.

Mais revenons à Habner.

Un dimanche de la saison des pluies, Habner, en mal de société sans doute, emprunta la route et entra chez le Libanais.

C'était le matin, un peu avant onze heures, et il lui fallait une raison majeure pour écourter ainsi sa grasse matinée et venir s'installer au moment creux dans la pénombre du bar.

On ne sait qui il trouva là, des inconnus, dont il se fit rapidement des amis. Ceux qui le connaissaient de plus près pour l'avoir pratiqué à l'heure de l'apéritif, ceux-là l'aperçurent se pavanant au milieu d'un groupe hétéroclite. Par la suite, il dîna avec ces gens qui affectionnaient au moins autant que lui le vin et la bonne chère. Le restant de la soirée, il fut inabordable pour qui buvait moins rapidement que lui.

Quelques femmes tentèrent bien de le ramener à une considération plus saine de la vie, mais elles en furent pour leurs frais.

Le verre à la main, Habner défait l'univers et l'agonissait d'injures, toutes plus effrayantes les unes que les autres (on m'a rapporté les discours terrifiants prononcés par lui en cette occasion).

Le Libanais, que sa nature aimable et commerciale ne portait pourtant pas à l'énervement, s'inquiéta de la tournure prise par les événements : les débordements d'Habner au sein du bar prenaient des proportions inhabituelles. Il annonça d'une haute et intelligible voix la fin des libations et la fermeture du bar. Il conserva un soupçon de calme pour refuser de servir plus longtemps une société aussi

bruyante. Il dut rapidement présenter des arguments plus convaincants que sa seule indignation : aidé du personnel du bar, il vida proprement Habner et ses acolytes de l'établissement.

Le Libanais prétend que les remords qu'il conçoit encore aujourd'hui de cet acte de brutalité l'empêchent de dormir les soirs d'orange. Il semble acquis à sa décharge qu'il ne pensait pas que le simple exercice de son métier put avoir des conséquences aussi dramatiques.

Car drame il y eut ! Et ce que je vais vous en dire ne comporte aucun élément sensationnel : je l'ai lu dans la gazette locale, qui s'inspirait elle-même du rapport d'enquête.

Il est prouvé qu'Habner avait adressé des mots blessants au Libanais avant que celui-ci ne l'expulse. Par ailleurs, de mauvaises langues prétendent que le Libanais y aurait répondu, dans sa langue, de façon tout aussi ordurière. Mais le Libanais s'en est toujours furieusement défendu.

Habner, quant à lui, s'est toujours refusé à donner des précisions sur les motifs de la querelle, son état d'esprit du moment, et le déroulement des faits après que le Libanais lui eut violemment fermé la porte au nez.

Toujours est-il que, à demi plongé dans un coma que l'on peut raisonnablement qualifier d'éthylique, il conçut un plan très simple destiné à venger son amour-propre blessé et à s'amuser aux dépens du Libanais. Il se trouva un complice, un homme désireux de le seconder dans cette tâche punitive. Un homme dont on a oublié le nom bien qu'il ait fait la une du journal par la suite.

Le Libanais possédait un bateau, une petite embarcation à fond plat équipée d'un moteur japonais à deux temps, à l'usage de la promenade et de quelques parties de pêche, loisirs dont il était très friand.

Il s'agissait donc, au départ, pour John Habner et son second, de gagner l'appontement, de larguer les amarres et de s'en aller faire ronronner le moteur sous les fenêtres du Moyen-Oriental assoupi.

L'affaire n'en resta pas là !

Que s'est-il passé exactement ? Lorsqu'on lui posa la question et qu'on le pressa d'y répondre, Habner resta muet un long moment. Puis il ferma les yeux, les ouvrit et répondit :

« Ben... J'sais pas trop... »

On suppose qu'il s'endormit comme une masse, son coéquipier avec lui. Le Libanais, sorti en caleçon de son lit, entendit l'embarcation devenir folle et, le bruit décroissant, comprit qu'elle pointait vers le large. Il passa le restant de sa nuit effondré sur une chaise inconfortable, ce dont il se plaignit amèrement.

C'était nuit noire et la marée montait, gênant le fleuve dans son écoulement. Un clapot court et méchant s'était formé, compliqué par endroit de tourbillons.

Habner eut beaucoup de chance quand le bateau chavira : le contact de l'eau sur son corps le saisit et le réveilla. Il parvint, tant bien que mal, à surnager et à hurler sa peur suffisamment fort pour couvrir le bruit des vagues.

Un pêcheur de cette nuit-là le vit passer sous sa lampe et l'agrippa par les cheveux.

Le compagnon d'infortune ne connut pas le même bonheur. On cherche toujours son corps, sans espoir aucun.

Trois jours plus tard, le Libanais incrédule reçut un chargement insolite : couvert de peaux et de poisson séché, Habner était plus pâle que la mort. Les sauvages discutèrent âprement le prix de sa restitution : il en coûta deux bassines chinoises et un jeu d'hameçons à notre commerçant, qui se laissa tomber sur les genoux et remercia le ciel.

Dans les semaines qui suivirent ce tragique fait-divers, John Habner perdit tous ses cheveux et il sembla tout frappé de mélancolie, d'une tristesse infinie, que rien ne pouvait distraire. Il perdit aussi, peu à peu, l'habitude de parler.

Le Libanais, brave homme, s'émut de ce cas pitoyable : il vint en personne l'inviter à reprendre la route des dimanches et le pria de redevenir le client qu'il avait toujours été. Il réserva une table en fond de salle à son usage exclusif et il prit l'habitude de lui offrir un plein verre de whisky chaque fois qu'il levait la main.

C'est à ce concours de circonstances que je dois de connaître Habner, puisque j'occupe de préférence une table proche de la sienne. Et ceci explique qu'il n'ait eu qu'à tourner la tête pour me parler du désert.

Imaginez ma surprise, moi qui n'ai jamais entendu que des

mouches voler dans ses parages! Comme je viens de vous dire, j'ai pris sur moi de ne pas me lancer à corps perdu dans une conversation avec cet intéressant personnage : qu'Habner brisât le silence était une chose tellement inattendue, si excitante, que je n'aurais pour rien au monde risqué d'en perdre le bénéfice en me conduisant de façon intempestive. Au plus profond de moi-même, j'ai imposé le calme et j'ai répondu d'un regard neutre mais bienveillant à sa remarque sibylline.

Hélas! Trois fois hélas. L'incroyable ne s'est pas produit. Habner s'est absorbé dans la contemplation de son liquide préféré et je crois bien que, plus jamais, au long de ces merveilleux dimanches qui nous rassemblent, il ne sortira de l'apathie qui le caractérise.

Pour l'heure, j'en suis à penser au désert, à ces étendues mornes et désolées que l'homme civilisé traverse à grand peine. Pensez-y! Le désert est si grand qu'il écrase nos solitudes. Et sa beauté est celle du diable : la débauche des lumières, l'irréel des couleurs, les mirages qu'il propose à nos yeux brûlés de soleil. Ah! Tout ceci nous ferait oublier que son règne est minéral, impropre à notre vie...

Vous trouvez cette histoire particulièrement invraisemblable, n'est-ce pas? Et vous avez parfaitement raison : *cette histoire est invraisemblable.*

Dans ce cas, pourquoi la raconter, me direz-vous?

Il y a trois bonnes raisons à cela (il en existe bien d'autres mais je vous livre ces trois-là parce qu'elles n'échapperont pas à votre compréhension parcimonieuse et tatillonne) :

D'abord quelqu'un de ma trempe n'a que faire des loisirs sophistiqués (bien souvent ennuyeux et fatigants) qui sont d'usage chez nous, le dimanche : activités spirituelles, intellectuelles. Épanouissement des corps par la pratique du sport et autres défoulements maniaques... Non! Tout ceci m'est étranger : je préfère au frénétique grouillement de la masse le paisible déroulement des après-midi au café.

Ensuite, je ne bois de whisky que le dimanche. Et, faut-il le préciser, ce whisky est une telle horreur qu'il faut attendre le troisième verre pour ne plus en souffrir du palais.

Enfin! Enfin, je trouve odieux qu'un homme, que je connais ni

d'Ève ni d'Adam, prétende s'adresser à moi sans s'être présenté. De surcroît, que cet homme n'ait qu'à lever la main pour se faire servir de ma boisson favorite – et ce pour un prix équivalent à celui que je trouve dans ma soucoupe – dépasse les bornes de la décence.

Je n'ai que du mépris, bien évidemment, pour un individu de cette sorte. Et pour rien au monde, je ne lui ferais le plaisir de ma conversation.

Ou alors il devrait s'appeler John Habner.

LE FLEUVE

Si quelqu'un, un jour, désirait me trouver ou me retrouver, qu'il prévienne et fixe le rendez-vous. L'adresse que je livre ici est bien la mienne : rue de Siam, quartier des Indes. Ce n'est pas très loin des premiers docks, à trois cents mètres du dernier quai, celui où viennent s'amarrer les caboteurs de la Compagnie d'Outremer. La compagnie peint ses bateaux du même bleu et les distingue de l'anonymat général en leur attribuant un nom évocateur ; ainsi, se maintiennent encore à flot de nos jours, témoins d'un âge qui aimait les vestiges, des unités navales aussi prestigieuses que la *Violette de Madagascar* ou le *Sourire des îles*. De tendres affinités me lient à la Compagnie et si j'aime tant à parler de ses bateaux, c'est que de par l'incroyable fouillis de leurs superstructures, ils attestent quotidiennement de la réalité et de l'existence d'une certaine forme de beauté à laquelle je suis attaché depuis que je la regarde attentivement. De plus, leur bleu piqué de rouille posé sur l'ocre du fleuve a la profondeur des eaux d'un lagon et me reporte souvent, de ce fait, à d'autres longitudes. Le matin, à peine réveillé, j'entends le ronronnement des diesels et les trois coups de la sirène préludant au départ. Puis la machine tambourine un peu plus fort à la porte de mon imagination et je sais que, ventru et roulant bord sur bord, le *Sourire des îles* va doubler la pointe rocheuse qui nous sépare du port et qu'il défilera sous ma fenêtre à destination de la haute mer. Je n'éprouve pas le besoin de sauter hors du lit pour m'assurer qu'il suit bien la route de tous les jours : indifférent à l'humeur du temps, il zigzaguera parmi les bancs de sable qui bordent le chenal, et tracera son sillage éphémère au milieu des étendues boueuses. Et s'il s'agit d'un matin gris, une de ces aubes plantées de nuages qui, à l'horizon, forment paravent et dissimu-

lent la cruauté du soleil à venir, s'il s'agit de ce matin-là, le tourbillon mousseux des hélices se teintera des paillettes outremer arrachées aux flanc écailleux par le frottement des eaux. Comme une comète marine le *Sourire des îles* sillonnera mon firmament et ira se perdre au milieu de la mer. Et il vient bien d'autres matins au hasard des révolutions terrestres, instants uniques dont je goûte la saveur chaque fois renouvelée, du fond de mon lit, tandis que mes yeux se ferment à l'éveil d'une conscience encore vierge. Mais il est des états dont l'âme des autres n'a que faire. Vous n'êtes pas là pour ça, me direz-vous : et ce rendez-vous qu'il était convenable de fixer au préalable? Et ce quelqu'un dont le désir s'impatiente? Bien! Qu'il saute dans un taxi et indique l'adresse, la mienne ; le chauffeur comprendra sans peine et le conduira sans hésitation rue de Siam.

Quant au rendez-vous, je ne garantis rien... Il est tant de choses à initier en attendant ceux qui viennent! Des envies vous prennent, le doute s'insinue, la tentation s'installe et vous voilà parti à l'autre bout de vos pensées. Je conseille donc au visiteur prudent de surgir à l'improviste et de profiter des hasards que chacun, inévitablement, se ménage dans le vie. Qu'il heurte la cloche au portail et guette aux fenêtres un signe de vie, ne serait-ce qu'un store vénitien écarté ou une porte claquée sur l'intérieur. Et qu'il fasse sonner le cuivre une fois encore pour mieux affirmer sa présence.

Madame Veuve paraîtra à l'entrée et criera un peu, uniquement parce qu'elle est sourde :

– C'est à quel sujet?... Oui, il habite ici. Je ne sais pas s'il est là. Non, je ne sais pas. Attendez.

Elle disparaîtra au sein du rectangle d'ombre et fermera la porte blanche aux indiscretions du dehors. Elle restera crispée à la porcelaine du bouton et patientera ainsi cinq minutes qui lui donneront le prétexte de répondre d'une voix soulagée :

– Il est absent, je ne crois pas qu'il rentrera aujourd'hui... ni demain d'ailleurs. Il a laissé un mot qui ne précise rien de plus. Hein? C'est inutile de revenir. Laissez donc votre nom et l'endroit où l'on peut vous joindre, c'est cela, dans la boîte à lettres. Bonsoir.

Elle n'en dira pas plus, il faut s'en convaincre. Étendu sur le lit de ma chambre, j'entendrai son pas lourd et inégal monter l'esca-

lier. Je ne pourrai qu'approuver lorsqu'elle annoncera, essoufflée, derrière le battant :

– Quelqu'un est venu pour toi. Je lui ai dit que tu n'étais pas là.

Et l'on ne parlera plus jamais de vous. Madame Veuve n'a pas de sentiment à perdre, ni de patience à prodiguer à ceux qui, comme vous, sonnent un midi au milieu de ses habitudes. Elle aura tôt fait d'assimiler votre demande à celle d'un facteur dont les petits bleus annoncent le deuil ou qui dépose en sifflotant la pension trimestrielle... Et elle a l'horreur, comme les chiens, de ce qui endosse l'uniforme ou porte le képi.

Pour ma part, je ne manifeste de présence en aucun cas. Mon silence est convenu : Madame Veuve s'accommode mal de dialogues superflus, il lui reste trop peu d'air dans les poumons pour en gaspiller les précieuses réserves. Chacun d'entre nous, s'il lui arrive de parler, évite le bavardage et tente d'exprimer le plus clairement ce qui lui tient à cœur... Et le cœur n'a pas tant de motifs d'être tenu qu'il soit indispensable de le faire parler à tue-tête.

Madame Veuve est un peu ma mère, c'est même certainement ma mère, de celles qui balisent le monde sur tous les continents. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je l'aime, s'il faut une raison pour aimer. Non, elle a parfois en fin de journée, lorsqu'elle me sait fatigué d'avoir recommencé ce qu'hier, déjà, je croyais terminé, cette ronde infernale des jours dont le refrain m'obsède, elle a alors le don d'ouvrir un coin de son ciel. Entre les plis du visage apparaît l'éclaircie azurée de ses yeux bleus, un regard immense qu'elle projette autour de moi en ouvrant comme un diaphragme le réseau serré de ses rides. L'espace d'une seconde, le charme agit et m'enveloppe d'un peu de fraîcheur. Je plonge dans un autre univers, limpide, simple... Qui comprendra ce qu'est un autre univers? Faut-il crier de nouveau, comme il y a longtemps je criais lorsque j'étais certain de ne pas être entendu? Je n'aurais besoin de rien, peut-être, si Madame Veuve n'ouvrait pas toujours grandes les vannes de son ailleurs bleu. Il ne subsisterait plus grand chose des semaines grises si elles ne s'éclairaient à petites touches des clins d'œil de Madame Veuve. Je passerais sans doute le plus clair de mon temps à m'assombrir, comme le quidam que je croise dans la rue et qui ne trouve plus en soi-même la raison de se plaindre.

Mais ce regard persiste et s'insinue. Il me surprend à toute heure de sa transparente complicité, il affirme la permanence de ce que j'ai vu partir le matin même, le *Sourire des îles* perdu là-bas, en mer, et qui revient longtemps après la nuit.

Oui, la semaine est orageuse, elle me pèse un peu plus après chaque éclaircie. Mais c'est surtout le dimanche...

Il me vient alors de drôles d'idées, ni tristes ni joyeuses, tout bonnement des idées de calme. Ou de paix, comme on en souhaiterait parfois, et qui s'immiscent entre moi et le vide que j'accompagne.

La ville fait moins de bruit les dimanches, le port ne bourdonne plus, et j'en profite pour écouter le fleuve. Je me réveille tôt : je n'ai pas voulu, la veille au soir, rabattre les volets sur mon sommeil et retenir captive la nuit, enchaînée au loquet.

Le fleuve, lui, coule à la fenêtre et emporte la nuit quand elle se retire. Le lit émerge de ce matin et je n'ai pas encore trouvé mes yeux : il faut patienter quelques minutes, attendre que les flaques d'ombre s'évaporent au creux des orbites, lentement, avec l'aube. Sur mon visage décomposé un peu d'air matinal dépose de la lumière en poussière. Une chaleur diffuse enveloppe et rend pesante toute somnolence. Il serait vain de s'attarder davantage entre les draps.

Se lever, plonger la tête dans l'eau fraîche du lavabo. Le soleil déjà haut remplit la chambre d'angles et découpe la rondeur des formes. Je traverse un long rectangle lisse et brûlant et je m'ébroue au balcon. Du ciel, pendent inertes les nuages d'hier, comme des tentures défraîchies. La peau du fleuve, sa robe grise mouchetée d'ocre et de vert serpente et ondule. Des flaques de lumière tiède. Tout à l'heure, un peu de vent hérissera ses écailles de jade et couvrira ses flancs d'écume. Je ne serai plus là pour le voir, assis sur une chaise, les volets clos. Je traînerai, incapable de décider s'il est temps de descendre l'escalier qui mène à cette journée sans but.

Oui, c'est surtout le dimanche.

J'ai une préférence pour l'obsession. Je me fixe irrémédiablement sur ce qui, chez d'autres, ne fait pas l'objet du plus petit intérêt. Ainsi, pourquoi le dimanche? Depuis bientôt deux mille ans, j'aurai dû m'y habituer.

Mais le dimanche, quand la ville repose ses artères et lave son sang au creux des alvéoles familiales. Quand le blanc sèche aux fenêtres, les lourdes nappes du repas de midi encore vierges de taches. Quand le soleil surplombe la ville et la rend semblable au cadastre, toute l'ombre bue par les maisons-éponges, ... je quitte le support de la chaise, je dédaigne le lit, j'appréhende l'épreuve du balcon qui va me dessiner à l'encre noire sur le vélin immaculé des murs, me révéler chinois aux yeux de tous.

Lassé d'avoir peur, je cède aux exigences de mon corps : se laver, s'habiller, manger peut-être. Je descends enfin. Au rez-de-chaussée, Madame Veuve est invisible, absorbée. Je trouble l'immobilité lorsque, par mégarde, un de mes pas heurte un meuble. Parfois, je tourne un long moment autour de la table basse du salon. Je pourrais tourner ainsi toute la journée, errer dans la pénombre sans rencontrer l'âme qui vit ici en ma compagnie.

Madame Veuve hante cette maison plus qu'elle ne l'habite. J'ai la certitude qu'au fond de sa chambre, au fond d'elle-même, elle a saisi le moindre de mes gestes. Derrière ces paupières parcheminées, qu'y a-t-il sinon la vision, dénuée de complaisance, de ma solitude dominicale? Elle a déjà tout imaginé de ma vie quand je n'ai pas encore vécu une heure : ce regard que j'évite de rendre à la glace, au bas des marches ; ce gros pot de cuivre dont ma main a fait le tour une fois encore, comme d'un monde, elle aurait évalué la rondeur bariolée... Rien, d'ici, ne m'appartient tant qu'elle veille à mon présent. Les soupirs, la lassitude, l'ennui : même les silences interposés entre elle et moi lui parviennent avec la force d'un grand cri figé par l'effroi.

Depuis longtemps, je n'ai plus l'espoir de la surprendre. Elle sait par avance les images qui m'obsèdent, les idées que je brasse et qui écument à gros bouillons. Elle sait que, vaincu par l'imprécision des dimanches, je renoncerai à l'univers glauque du rez-de-chaussée et que je rejoindrai bien vite le refuge de la chambre.

Parce qu'il y a cette boule dans ma gorge, qui m'empêche de déglutir. Ce dégoût qui monte, envahit et tenaille. Et je ne supporte plus la lourdeur des parfums. La touffeur ambiante m'exaspère et la lumière, même filtrée par le store, hache mes yeux de ses rayons laiteux.

C'est cette lumière qui agit et cause le malaise, provoque la panique à laquelle je vais céder. L'étouffement... Les rayons s'entrecroisent et tissent une toile serrée autour de moi, ils amenuisent le volume qu'il me reste de leurs pinces brûlants. La camisole... Si je ne me résous pas à briser l'enchantement, leur réseau incandescent me cerne. J'ai peur, je suis hypnotisé. D'un sursaut, je crois m'arracher au sortilège. Je me jette sur la porte. Le premier rayon brise ma course, il traverse le tronc au niveau de l'abdomen et le coupe en deux parties incohérentes. Il faut fuir, ramper encore un peu, sur les bras. Les jambes, là-bas, s'agitent.

Je n'irai pas plus loin. Déjà la lumière m'attaque au sol, achève de décrocher ma tête des épaules. Les mains sont tranchées net, comme au rasoir. Mon corps tombe par quartiers, immobiles mais vivants. le sang n'a pas coulé. Sur les dalles, en plaques, de la lumière et de l'ombre, et mon corps éparpillé.

Le rez-de-chaussée est composé de pièces inhumaines : je m'y hasarde qu'au plus fort de midi, pour quelques pas d'aveugle entre les tables. Mais je ne viens jamais, l'après-midi écrasant le monde, lorsque le soleil y trace des obliques meurtrières.

Ma chambre est désormais le lieu.

Recroquevillé jusqu'au crépuscule, les voyages que je mène n'ont que le lit pour véhicule. Je traverse une étendue silencieuse ; les gris, dont la gamme me dessine des volutes au grain plus tendre que les plages de marbre sur lesquelles je glisse.

Parfois la matière s'agit, un vent tourbillonne, les déserts se voilent. Des dunes éclatent sur la grève, un mascaret de sable recouvre des rochers millénaires. Quand la tourmente s'essouffle, de nouvelles dunes serpentent à l'horizon, figées par l'attente d'un nouveau déferlement.

La poussière s'apaise.

Mon imagination, jusqu'alors oubliée dans les volières terrestres, s'ouvre à l'envie de voler. Les ailes frémissantes, elle quitte le bras qui la supporte, et jaillit à l'air libre qui claque comme un drapeau. Le premier courant ascendant la rend invisible à mes yeux. Du plus haut, arrondissant des cercles infinis, elle plane telle une menace au-dessus de mes certitudes. Elle se tient prête à fondre sur tout ce qui, ici-bas, mène une vie parasite : petits rongeurs de la vie, serpents du

doute, insectes métalliques au grincement mortel. Ensuite elle dépècera les charognes, nettoiera leurs carcasses pourrissantes et, le ventre repu, s'en ira digérer la mort au calme d'une oasis. Puis il lui faudra songer au soir qui vient, regagner la main qui se tend.

Madame Veuve s'agite. Je perçois le frottement lent de ses sandales dans les allées du jardin. Maintenant elle remue des casseroles dont l'acier entrechoqué froisse l'harmonie qui peu à peu s'installait.

Des rumeurs me parviennent de la ville. Une chanson murmure au fond d'une gorge, dans un jardin. Le soleil a dévalé la pente du toit, il cherche l'oubli. Le versant du soir s'illumine et glisse vers le fleuve.

C'est l'heure de la véranda.

Madame Veuve dispose les tasses et verse une boisson brûlante. Tourné vers l'est, j'attends la nuit et j'espère qu'elle aura de l'avance. Le jardin bascule lentement dans le fleuve, sa chute est la mienne.

Le fleuve coule.

La tentation est trop forte de s'y jeter. Il faudrait, d'ici là, le faire couler au plus profond de soi.

JEUX

Le boulevard de la plage déroulait devant moi ses kilomètres. Moteur au ralenti, toutes fenêtres ouvertes, je n'étais pas pressé d'en terminer avec le soir. Le cœur du crépuscule battait une cadence chaloupée. Il ravissait les solitaires en maraude qui, comme moi, recueillaient les ultimes couleurs avant de franchir la nuit. Un contentement douillet naissait des ronronnements perceptibles à cette heure : l'automobile indolente sous la caresse du pied, le vent mourant du jour achevé, la mer striée de fins lambeaux d'écume. Le moment parlait le langage de la belle saison, parler murmurant à l'âme une chanson d'abandon et de vagabondage. Où que le regard portât, il effleurait des horizons brumeux et il en rêvait l'au-delà inaccessible à l'œil.

De rares promeneurs défiaient le ciel, retardant l'ennui qui guette avant minuit. Le faisceau des phares les saisissait sans nuance. Je regardais ces solitudes dérisoires se perdre dans l'abîme du rétroviseur.

J'arrivais au terme du boulevard et je ne sentais pas le goût de poursuivre ma divagation en direction de la Pointe des Portugais.

Désœuvré, je pris à rebours le chemin de mes pensées.

La lune, levée à midi, disparaissait derrière les rideaux d'arbres. La nuit n'aurait bientôt plus de volume. Elle me laisserait, tel un météore, griffer son corps jusqu'à l'extinction de mes feux. Je n'avais d'autre ambition que celle de consumer les heures résiduelles.

Je coulais sans à-coup en sens inverse lorsque, du coin de l'œil, je notai un bref éclat lumineux sur ma droite. Brusquement intéressé, intrigué même, je décélérai et me rangeai le long du trottoir. La portière claqua sèchement, un flot d'odeurs tourbillonna dans l'air

serein comme j'avancaï un premier pas : je n'eus pas à en démêler les origines confondues. L'une d'elles s'imposa immédiatement à ma mémoire.

Je longuai un mur de la hauteur d'un homme et je distinguai la masse imposante et sombre des arbres qu'il enfermaït. L'odeur était celle de la résine, je reconnais à présent cette forêt. Une grille perçait le mur. À travers les barreaux brillait la lumière entr'aperçue. Une ampoule nue dans le cadre d'une fenêtre, au bout d'une allée.

Un chien aboya, sans qu'il fût possible de le localiser. Je fixais, étonné, ce rectangle allumé dans le noir. La maison était inoccupée depuis quinze ans. Depuis que M. et Mme Smith et leur unique enfant, Olivier, l'avaïent quittée pour une villégiature dans le Nord. Ils prétendaïent y rester quelques semaines, le temps ici d'une saison des pluies. Olivier aux bronches si délicates ne supportait pas l'humidité, ni la proximité de la mer. Le climat du désert, aux dires des médecins, devait faire le plus grand bien à l'organisme défaillant du garçon.

J'assistais au départ : la maison aux volets clos, l'énorme chien-loup muselé. Olivier, le visage si pâle qu'il bleuissait à l'ombre des arbres. Olivier pleurait et reniflait. Il détournait ses yeux de mes yeux. Les parents Smith se pinçaïent pour ne pas rire, amusés de ce drame d'enfant. Il abrégèrent les adieux, promirent cartes et souvenirs, puis ils embarquèrent Olivier dans l'automobile. La grille refermée, la voiture lointaine sur le boulevard, une petite main s'agita et disparut. Ce fut tout. Mon compagnon de jeu préféré ne reparut plus jamais. Trois lettres ensoleillées servirent de point de suspension à notre histoire. Il n'y eut pas d'autres nouvelles.

Pour le moment, j'étais curieux de voir se découper une silhouette dans l'encadrement de la fenêtre. Les mains plongées dans les poches, ma perplexité devenait de la rêverie. Je ne restai pas longtemps livré à la douceur de cet état. Un grondement fauve, deux lueurs trouant l'obscurité, et le bruit formidable d'une mâchoire refermée sur l'acier des barreaux, me dissuadèrent de rester davantage. J'amorçai une retraite prudente tandis que le chien faisait vibrer la nuit de ses aboiements furieux.

De retour chez moi, je ne pus dormir. Des images déformées venaïent me hanter. Au matin, je n'y tenais plus : je voulais en avoir

le cœur net. De mon balcon qui donne sur le fleuve et soutient les plus graves réflexions, je décidai une visite. Non sans appréhender de devoir me présenter ainsi à l'improviste. Qui trouver là-bas? Que dire et comment le dire? Hésitant jusqu'au dernier instant, je me présentai néanmoins aux environs de onze heures devant la grille.

Je sonnai.

Le chien de la nuit fit quelques pas au bout de l'allée, les oreilles dressées et l'échine fuyante. Une longue chaîne pendait à son cou, seul indice d'une présence humaine. La réponse au coup de sonnette se faisait attendre, le chien se taisait. Assis sur son arrière-train, il me surveillait d'une manière inquiétante.

J'étais sous le charme de cet étrange animal lorsqu'une voix se manifesta dans mon dos.

– Bonjour Monsieur...

J'eus l'air surpris que me prêtait la circonstance et je parvins à y dissimuler l'émotion que provoquait en moi la certitude d'être en présence d'Olivier.

– ... Puis-je vous être de quelque utilité?

Dans l'immédiat, j'avais cherché les yeux. Les secondes qui suivirent, j'eus le loisir de détailler l'ensemble. Des années d'absence avaient contribué à gommer l'ingratitude des traits, à leur donner une certaine beauté. La mâchoire, puissante, et le menton, volontaire, harmonisaïent un visage autrefois déséquilibré par la hauteur et la largeur du front. Quelque chose, par contre, mettait mal à l'aise : les lèvres décolorées me semblaïent mortes. Cela freina mon élan premier. Je revins aux yeux, que surlignaient des paupières un peu lourdes. Je ne les imaginaï plus aussi noirs et brillants...

Je parlai enfin de l'objet de ma visite. Je déclinaï mon identité.

Il parut stupéfait, incrédule, puis il m'ouvrit largement l'espace de ses bras.

– Si je m'attendais... Tu as changé d'adresse depuis, cela fait bien quinze ans, et je ne pensais plus te revoir. Ici, je ne connais plus personne maintenant. Je ne savais pas comment t'avertir de ma venue. Voilà! Tu es là, il faut s'en réjouir. Mais viens, nous serons plus au frais sous les filaos pour en discuter.

L'ombre des grands pins australiens procurait la délicieuse sensation des baignades en rivière : un flot aérien coulait entre les troncs

comme entre des rapides. Il léchait le corps avide d'apaisement.

Le vertige des yeux surmonté, l'esprit de retour au calme, je me sentis tout à fait proche de l'écoute et de la compréhension. Nous échangeâmes certains lieux communs définitifs afin de ne pas avoir à se re-situer par la suite. Très vite, il me parla de tout avec chaleur et je me laissai aller à sa confiance. J'appris la terrible nouvelle :

– Mon père est décédé. Il y a un mois à peine, d'une longue maladie. Mère et moi-même étions faits à l'idée de sa mort. Elle ne nous a guère surpris. Depuis des années nous étions préparés à l'échéance. Il reste les formalités administratives, qui n'enlèvent rien au chagrin mais le noient d'un peu d'ennui... Il n'avait jamais pu se résoudre à vendre cette maison. Ni à la louer. Si elle n'est pas déjà à l'état de ruine, c'est qu'il la faisait entretenir chaque année... J'en hérite aujourd'hui. Mais ma vie est sans doute ailleurs. Je compte m'en séparer. J'attends des acheteurs ce midi. Je ne te propose pas un verre, nous serions sans doute dérangés. Ce n'est que partie remise, n'est-ce pas? Je t'invite samedi prochain vers quatre heures. J'organiserai un « goûter » comme ceux d'autrefois, après l'école.

Je trouvais l'attention touchante, l'idée me plut et j'acceptai le rendez-vous.

Deux ou trois phrases nous séparèrent et je serais parti content si le chien n'avait grogné lorsque je passai à le frôler.

Olivier calma mes inquiétudes d'un rire léger, gentiment moqueur, puis il flatta la nuque de l'animal avant de m'adresser un signe amical de la main.

Les jours qui s'intercalèrent entre lui et moi furent sans relief. J'étais vacant et, comme tel, incapable d'interpréter l'exubérance de la ville. J'attendais sagement l'apparition de la tiédeur au balcon. J'assistais immobile à l'envolée du soir : des mots naissaient avec la nuit et partageaient le ciel avec les chauves-souris. Je me lassais de leurs évolutions quand, impuissants à compter les étoiles, mes yeux affolés réclamaient leur part de sommeil. L'âme fermait ses volets, encore vibrante, et s'apprêtait à veiller sur les heures plates.

Samedi, je fus exact au rendez-vous.

Le chien donnait de la voix mais restait invisible. Olivier souriait en m'accueillant.

Il s'étendit sur la vente, enfin réalisée. Il en parla comme d'une bonne et triste chose. Une page de sa vie définitivement tournée, il lui semblait que plus rien ne le rattachait à ce passé dont j'étais là le seul témoin. Bien évidemment, il entendait garder un contact avec moi et ne plus remettre au hasard le soin de nous réunir.

– Tu viendras dans le Nord. Je te ferai voyager. Tu verras, c'est une tout autre vie : on y respire mieux à mon goût.

La maison, lorsqu'elle me fut ouverte, ne possédait plus d'odeur propre. Il y flottait un relent de poussière.

Olivier m'expliqua, à ce propos, qu'il avait beau aérer et passer des plumeaux, l'odeur et la poussière persistaient.

– Je campe ici. Je ne garde aucun meuble. Les nouveaux propriétaires songent à s'en débarrasser... Allons sur la terrasse : elle est envahie par les arbres et pourtant, toujours aussi agréable l'après-midi. J'ai sorti une table. Le thé infuse.

J'étais aux anges. J'aspirais le thé brûlant à petites gorgées. Je lui parlais de moi, de nous. Il répondait parfois d'un regard tendu. Il m'étourdissait souvent d'un pétilllement de ses yeux sombres.

Alentour, les feuilles tremblaient au passage des oiseaux.

Puis survint une première absence. Les mots s'altèrent et subirent l'assaut des idées. La mer battait mes oreilles. Je n'entendais plus que le grand bruit des arbres émus par le vent.

Olivier se racla la gorge avec application et cassa une branche morte entre ses doigts. Je caressais la théière pour tromper ma nervosité. Un geste brutal renversa ma tasse vide. Il se leva et proposa une promenade dans le jardin.

– J'aimerais tant pouvoir profiter de ce lieu un peu plus longtemps.

Tiens! Ces jours derniers, en fouinant, j'ai retrouvé la trace de tous nos jeux. Te souviens-tu de la buanderie? Viens, tu seras étonné.

La porte de la buanderie était entrebâillée. Je la poussai. À l'intérieur, la lumière mourait, des toiles d'araignées voilaient les fenêtres dormantes.

La pièce me parut bien vide : ma mémoire y rangeait une automobile, un établi, des chaises longues et des parasols, un certain fouillis familier. Dans un angle, je remarquai des caisses empilées, des cartons éventrés.

– Ce sont les jouets. C’est merveilleux, ils sont tous là. Ils n’ont pas vieilli. Regarde!

Il était soudain surexcité, dispersant sur le sol gris les contenus magiques. Des livres rongés par les bêtes, une collection de petites voitures rouillées.

– Regarde, regarde! Les cow-boys, les indiens. Mes soldats : mon armée était beaucoup plus forte que la tienne. Tu n’as jamais pu me battre. Tu perdais à chaque fois. J’avais plus de camions, et des troupes en réserve, prêtes à intervenir à tout moment.

Son excitation me prenait.

Je l’aidais à ouvrir d’autres caisses. Je déballais les objets qui s’amoncelaient toujours plus nombreux à nos pieds. La frénésie nous gagnait. Il faisait chaud et la sueur perlait au front. La poussière dont nous venions troubler le sommeil collait au visage et poudrait les cheveux.

Olivier poussa un cri triomphal lorsqu’il exhuma une panoplie d’éclaireur de cavalerie que je lui avais longtemps enviée.

– On va voir si je n’ai rien perdu de mon adresse légendaire. Il n’y manque pas un bouton. Passe moi la carabine. Donne moi les plombs.

Il coiffa le feutre, arma la carabine d’un coup sec. Face à moi, une vitre vola en éclats : les morceaux de verre tombèrent en pluie d’orage sur le ciment.

J’eus la sensation d’une douche glacée tombée sur mes épaules. Il réarmait déjà. Une seconde, puis une troisième vitre criblèrent de flèches le silence.

Au fond de moi, l’ennui dressait maintenant un mur infini. J’avais perdu l’envie de sourire.

Le dernier carreau allait subir un sort pitoyable : je modérai son enthousiasme, il fallait en laisser aux enfants à venir...

Son humeur s’assombrit. Mais sa déconvenue sembla rapidement oubliée : il eut un rire pour me rassurer.

– Tu as raison...

... Tu n’es pas rendu au bout de tes surprises. Te rappelles-tu le puits? Et le piège... le piège à lézard? Il y est, je l’ai creusé ce matin.

Cette allusion au puits ne m’était pas agréable. J’en avais toujours eu peur. C’était un puits ouvert au ras du sol. La frayeur qu’il m’inspirait m’empêchait de courir à sa proximité.

Quelques cactus poussaient autrefois à gauche du puits : ils atteignaient aujourd’hui des proportions effrayantes.

Le puits, quand je m’en approchai, me parut bien modeste en regard du trou béant de mon enfance. Penché vers l’intérieur, je fus frappé par l’odeur de fermentation qui s’en dégageait. Dans la pénombre, accrochés aux parois, des lézards tenaient conseil.

Je les laissai à la méditation pour observer le manège insolite d’Olivier. Accroupi, les bras croisés, il hochait de la tête et sifflait comme un serpent. Une expression de triomphe sur le visage, la langue rêveuse au bord des lèvres, il s’arracha enfin au songe pour me faire signe. Au cœur de son ombre portée, une petite fosse sablonneuse. Au fond de la trappe, parmi les brindilles qui avaient servi à la dissimuler, se débattait encore le corps transpercé d’un gros lézard. Les épines de cactus dont était tapissé le piège avaient remarquablement joué leur rôle. Une colonne de fourmis s’attaquait déjà au dépeçage.

Cette production de notre imagination enfantine n’avait jamais fonctionné auparavant. Et voilà qu’elle faisait une victime. Pourtant, je n’éprouvais pas la joie d’alors, celle que je retirais jadis de la conception même de l’idée. Un écoeurement léger affadissait mes perceptions. Je songeai à dire adieu.

Olivier se désola. Un tic disgracieux le défigura.

– Tu n’y penses pas! Ce n’est pas l’heure. Nous avons à peine eu le temps de parler. Il faut me promettre de téléphoner, laisser une adresse où te joindre. Je comptais sur toi à dîner. Et puis tu n’as pas dit bonjour au chien... Tu serais impardonnable.

Nous marchions doucement. Le soleil traçait des obliques sous les arbres. Olivier, lorsqu’il fit volte-face pour me poser une question muette, en était tout hachuré.

Je n’ai jamais su m’éclipser : les prétextes que j’invoquais m’embarrassèrent. Je devins incohérent. J’acceptai pour finir un détour par la niche.

Le chien nous voyait venir sans bouger. Une fois détaché et la muselière ôtée, il manifesta par des bonds et des gémissements son désir de recevoir une caresse. Olivier le calma de la main et me pria d'approcher. Il manifesta son orgueil de propriétaire :

– Il est dressé, et bien dressé. En théorie, il ne tolère que son maître. En pratique, il déteste les inconnus. C'est un chien d'attaque...

Son œil reflétait toute l'ambiguïté du soir naissant. Il me toisait, narquois.

D'instinct, je faisais front quand il donna le signal de l'attaque. La force de la charge me jeta à terre. J'avais avancé le bras pour protéger ma tête : le chien l'avait happé et le maintenait fermement entre ses crocs. Olivier riait.

– Tu as choisi la moins mauvaise des solutions. Si tu lui avais tourné le dos, il n'aurait eu aucune considération pour ton amour-propre.

Je conservais un semblant de calme.

– Tu sues la peur. Il le sent. Il va resserrer son étreinte. Il n'aurait aucun mal à te briser les os.

Panique. Un envahissement, une nausée qui saisit la raison. La certitude qu'Olivier ne rappellerait pas son chien.

Son rire était devenu un murmure de contentement. Nous n'avions manifestement plus rien à nous dire.

La pierre ronde sous ma main fit un bruit sourd en percutant le crâne de l'animal. Je n'avais pas visé mais mon geste eut un résultat foudroyant : le chien hoqueta avant de lâcher prise. Il se mit à tourner sui lui-même comme un toupie déséquilibrée.

Olivier poussa un hurlement, ce qui me dispensa des adieux. Je fermais la grille derrière moi, les nerfs à vif, lorsqu'il parut dans l'allée.

Il criait :

– Je te hais! Je te hais!

Et d'autres mots qu'il martelait du pied.

Il n'a pas donné depuis, signe de vie. Ce qui reste de lui est cette marque, là, sur mon bras.

Laide, comme toutes les cicatrices.

LA PLUIE

Il pleuvait sans discontinuer.

La saison des pluies s'était installée depuis de longues semaines. Elle m'ennuyait. Elle gonflait les arbres de vent du sud, par rafales, et leur prêtait une ramure échevelée qui flagellait le ciel.

Avec la nuit montait un moment fauve, au creux duquel je glissais en silence. Inexplicablement, mon cœur battait à tout rompre.

Aujourd'hui, je m'étais conduit comme à l'accoutumée, tenu fermement en laisse par mes yeux braqués, infatigables guetteurs de vie, avides de matière à cerner. Ce soir pourtant, ces yeux prenaient la fuite : ils se refusaient à matérialiser le monde et à en ordonner les pièces de façon cohérente.

J'ai déjà connu des dérivés semblables. Elles me viennent parfois : des reflets prémonitoires, accordés par les vitrines des rues, dispensés par le ciel en flaque sur les trottoirs, échappés par miracle d'un regard du passant... Des reflets étranges sur la solitude laquée m'avertissent qu'un espace, ignoré jusque là, prend corps lentement et qu'il poursuit vers moi le secret travail d'une ouverture.

Puis l'intrus se mêle à l'ambient : la permanence qu'il affecte m'étourdit. Je dois alors supposer que mes yeux ont cessé d'exercer leur insensible tyrannie et qu'ils laissent au reste de ma vie le soin de composer les heures comme il l'entend.

Mais ce soir le trouble était bien plus profond : il me trouvait lourd et pétrifié d'une angoisse nouvelle. Je croyais l'éternité arrivée soudain, son règne déclaré, pour me prendre définitivement en son sein.

Derrière mes yeux fermés, une odeur s'affirmait avec force. Répandue goutte à goutte, elle parfumait l'ampleur de la nuit de son essence un peu trop fade.

Odeur de terre mouillée tout au long du jour, mélange complexe de minéral et de végétal décomposés. Effluve sucrée des jardins. Amertume du goudron détrempé des chaussées. Il y avait aussi, contenus par cette odeur, des formes subtiles et délicates, des ombres vivantes en lente reptation, et des animaux immobiles, à l'abri derrière le rideau des pluies.

Le vent, qu'exaspérait le suintement des choses, faisait parler son humeur. Il balayait en sifflant l'équilibre précaire des instants de calme. Il soufflait en bourrasques. Puis, après qu'eut plané le bleu frisson de l'attente, il reprenait sa marche régulière vers la ville endormie. Il y avait encore l'odeur de la pluie, mêlée d'embruns arrachés au fleuve, gorgée d'iode par la mer toute proche.

Au rythme des averses cette odeur masquait le monde, donnait un peu de ses horizons au fourmillement terrestre. Elle ruisselait au bord du toit et jaillissait en cascade des gouttières sonores. Elle glissait au flanc des arbres et gagnait l'écorce rugueuse d'ondes murmurantes. Elles frissonnaient à la lisière de la véranda comme un vol d'éphémères.

D'échapper au vertige me força à regarder de nouveau. La réalité me parut fragile :

Les quatre piliers sombres de la véranda. La masse luisante des plantes à l'assaut du treillis en bois. La danse lointaine des moustiques autour de l'ampoule nue. Une flaque allongée sur le parquet dévalait les trois marches du petit escalier de ciment. Madame Veuve sur le fauteuil à bascule, immobile et sereine, que le jardin absorbait et plongeait dans l'ivresse noire de la nuit. Cette table entre nous, dont l'osier grossièrement travaillé supportait la théière et les tasses de porcelaine blanche, le fin panache bleuté du thé quand je le portais à la bouche, et la rondeur de la tasse entre mes doigts, ...

Madame Veuve, impassible, reprit son balancement perpétuel. Elle oscillait entre moi et le vide que je dévisageais, d'un mouvement méthodique qu'accompagnait parfois un léger grincement.

Je cherchais l'âme du thé sous la surface vaporeuse. Un soupçon doux-amer flottait dans la pénombre. Il grésillait à l'air et attaquaient sans hâte l'enveloppe des objets familiers. Une rosée inhabituelle sourdait et scintillait sur ma peau.

D'un revers, j'essayai ma main au pli de la nappe. J'avais besoin de parler.

– Ne trouvez-vous rien d'étrange à la nuit?

Madame Veuve grogna.

Un silence masquait le fouillis indescriptible de la nuit en mouvement.

J'avais posé une question qui n'attendait pas de réponse. J'avais seulement planté le premier jalon d'une route à travers le trouble.

Je pensais «Vraiment, ne sentez-vous rien, Madame? Et cessez de vous balancer! Pourquoi le nier; j'ai peur, comprenez-vous? Vous comprenez, c'est certain. Quelque chose déborde et se fait omniprésent». Mon angoisse rendue muette s'éternisait.

– J'aime beaucoup cette saison. Il y a seulement deux minutes, je la trouvais ennuyeuse. Tout l'éventail des sentiments semble acceptable quand une telle nuit se présente.

Dois-je vous resservir du thé? Dois-je vous provoquer ou en terminer là?

Ce serait si facile, dans l'immédiat, de vous faire tout le mal que cette soirée m'inspire. Notre seule présence en ce lieu, ou est-ce la vôtre qui les attire, réjouit nos petits amis, sorciers et démons? Ils rôdent alentour. Écoutez mieux! N'entendez-vous pas?

Songez un peu : si l'un d'eux venait à m'envoûter, me rendant furieux, fielleux. Amer et hargneux, empli de haine à votre égard.

Alors, je parlerais. J'évoquerais ces années que vous n'osez compter. Celles qui vous reviennent à la tombée du jour. La jeunesse : que reste-t-il de votre floraison, de ce printemps-là? La pulpe mise en conserve, vous gardez les noyaux. Vous les sucez tous les soirs sous cette véranda et leur goût s'évanouit.

Je vous observe, soyez sans crainte.

Je dirais aussi les circonstances d'un veuvage pitoyable. Je dirais cet homme que j'ignore malgré tout ce que j'en sais : sa guerre asiatique qui ne finissait pas, dont il a rapporté des photographies et des armes effilées. Et des souvenirs vivants qui dévoraient ses jours...

Vos nuits d'alors, nuits de terreur, quand il vous poursuivait en taillant l'air au couteau. Vous et l'enfant, engloutis par les ombres, fuyant la maison et le jardin, papillons affolés en quête de lumière.

Enfin, sa mort banale. À l'asile, après des heures d'hystérie passées en cellule.

À quoi bon vous accabler ?

Vous résistez à tout.

Sachez que je ne sais plus résister.

Madame Veuve se balançait doucement.

Elle cligna des yeux puis me fixa sans émotion. Aux marges de l'ombre un grouillement de cafards se devinait. De temps en temps, l'un d'eux, surpris par le va-et-vient de l'ampoule, allait se réfugier sous le pied du fauteuil à bascule. Madame Veuve oscillait un peu plus et le corps de l'insecte éclatait avec un bruit sec. Il répandait une humeur jaunâtre dont l'odeur me parvenait, véhiculée par le vent.

J'espérais une délivrance.

Une bouffée d'air frais agita le végétal : elle ne suffit pas à m'apaiser.

J'étouffais. Un picotement désagréable agaçait mes tempes. Les moustiques me harcelaient. J'étais désespéré. Madame Veuve soupirait. Je lui dis :

– Il est tard. Je monte me coucher. Je vais vous dire bonsoir.

Elle répondit, impitoyable :

– Ne sois pas si puéril !

Elle se leva dans un effort pénible. Elle marmonna encore :

– Quel enfant tu fais, mon pauvre ami. Si c'est cela que tu cherches, je l'ai caché dans l'armoire à linge.

Elle s'éclipsa vers l'intérieur.

Je restais interdit, singulièrement délesté du poids de la peur. Elle laissait derrière elle les lumières allumées.

J'acceptai son invitation :

J'allai prendre l'alcool blanc dans l'armoire. Je le versai dans la tasse. Puis, sensible au charme de la véranda, heureux de la pluie, désormais égal à la nuit, je fêtais le départ des derniers remords et mon retour à l'espoir le plus noir.

LE WHARF

Le long des vagues aux si blanches ondulations, court sur quelques kilomètres rectilignes le boulevard de la Plage, dont c'est le rôle et le plus noble usage, d'offrir une passerelle aux vivants, à la frontière du pays rouge dont je suis et des territoires mouvants que la mer occupe. Deux voies goudronnées de mauve, séparées d'un terre-plein saupoudré de fleurs et de plantes grasses, déroulent une perspective jusqu'au ciel marbré et conduisent le voyageur à la marge du monde. En un point médian, que chacun situe aisément sur les cartes mais que l'imagination du promeneur découvre chaque fois plus éloigné, s'arrondit une placette bordée de filaos encore jeunes, au centre de laquelle trône superbement la statue en pied de CHRISTOPHE COLOMB. Porteur du drapeau royal et risquant une jambe conquérante au-dessus du socle de bronze, l'illustre navigateur défie le vent de la mer et envisage l'horizon qui moutonne, quêtant sans relâche le signe d'une terre nouvelle aux confins du grand océan. Il a le regard de l'indifférence pour les automobiles en maraude à la nuit tombée, il arque un sourcil méprisant au passage des cargos qui prennent l'alignement de la passe et remontent le fleuve, jusqu'au port. Le Christophe Colomb du boulevard de la Plage est d'une structure légère, moulage mal ébarbé d'un original célèbre qui symbolise l'atterrissage, un beau jour d'octobre, du futur Amiral en quelque île d'Amérique Centrale. Par quelle ironie du sort est-il venu s'échouer sur nos rivages orientaux, ici, à dix mille lieues des Amériques où des hommes dorment encore profondément quand les nôtres se lèvent ? On dit en ville qu'à ce propos ce sont des Américains, levés un peu plus tôt que les autres, qui débarquèrent voici quelques années d'un avion argenté et nous offrirent ce

Colomb anachronique, pour les besoins d'un film tropical. Le scénario détaillait les horreurs perpétrées par un odieux dictateur caribbe à l'encontre de la dignité humaine. En raison de la délicatesse du sujet et de son orientation, le tournage pouvait difficilement s'effectuer sur les lieux mêmes du forfait.

Nous avons déjà le soleil torride, les palmiers balançant à la brise du soir, l'architecture fin de siècle à l'ombre des bougainvillées. Et les faubourgs peuplés que la poussière habille, tandis que l'ombre recueille la misère... Il n'y manquait rien, sauf C. C., comme l'ont d'abord appelé les amoureux pour caractériser leur point de ralliement puis, par extension et pour la commodité du langage, toute la population urbaine et les matelots de passage : « Rendez-vous sous la statue de C. C. » avait un sens commun et relevait de la banalité. Et si le film est oublié, Christophe Colomb nous est resté, témoin muet d'amours innocentes, aussi capricieuses que le temps. Certains après-midi de décembre, lorsque fléchit le jour et que la mer monte au calme, je gagne la place Christophe Colomb et j'y range ma voiture alentour du rond-point. J'adresse un tendre sourire à ceux que je croise, solitudes provisoires que l'espérance piétine avec impatience ou couples déjà formés sur l'herbe, sans jamais chercher à m'attarder car je crois en l'avenir ébauché en marchant.

Je marche donc, main à la poche ou ballant de côté, sur le trottoir qui longe la plage et que nul parapet ne protège des dunes herbues dont, vague à vague, la marée vient noyer le goudron. Lorsqu'il a plu de toute la semaine, les creux de sable conservent l'eau tombée du ciel sous la forme de petites mares tapissées d'une mousse gluante, véritable jungle aquatique où prennent plaisir à se réfugier grenouilles et serpents. À l'approche du soir, parmi ces forêts naines et sous ces océans volatiles, le peuple des batraciens chante et s'interpelle, cède un silence en présence d'un étranger puis reprend ses conversations incompréhensibles. Leur rumeur, qui me précède et poursuit, rythme ma course d'une certaine émotion palpitante que j'accorde naturellement à la douceur qui enivre. Les couleurs, tout à l'heure si marquées, se subtilisent des nuances et tendent à fondre en l'absence du soleil dont la source s'est tarie à l'horizon marin. De l'autre cardinal, derrière une plantation de

niaoulis qui dispense ses effluves poivrées, la nuit trouve lentement son chemin et grise les contours qui me cernent : elle s'annonce d'un murmure, le cœur vibrant des montagnes et des plaines dont elle a fait son lit. Je la sais bientôt mugissante, roulant comme un torrent les blocs que l'on croyait inamovibles et les petits galets usés, musicienne et reine d'une diversité figée par la lumière solaire.

Je marche à contre-courant, j'enfonce les flots d'ombre que déverse le ciel. Bientôt, l'épaisse chaleur diurne qui heurte mon front et comprime mes tempes cédera à la fraîcheur océane : une fluidité apaisante fera du moindre effort l'amorce d'une délivrance, la promesse d'un gain précieux à l'oubli. Les grenouilles ont compris l'instant comme j'ai laissé mourir mon erre, leurs coassements s'espacent et ma raison s'efface.

La mer est étale et pèse sur la terre. Il me suffit de fermer aux yeux, désormais inutiles entre chien et loup, l'écran trouble du monde. Plus rien n'est visible et tout me devient donc perceptible autrement. Je devine en mon corps, le corps d'un moment inconnu : ce bruissement régulier, mon cœur arborescent que caresse l'air du large ; ce voile subtil, ma peau abandonnée au scintillement de midi telle l'étendue sillonnée ; enfin cette douceur qui m'aspire...

Mais une vague éclatée par la grève présage la rupture : je redeviens semblable à mes yeux. La lune relève ses jupons frangés d'écume et le reflux de marée noie mes derniers silences.

Je marche plus vite maintenant. Il n'est plus rien de différent et je succombe lentement à mon indifférence. L'extraordinaire fourmillement des astres au-dessus de ma tête, le halètement du fleuve qui s'essouffle à charrier tant de boue et de charognes, ne m'arrachent pas un cri. Je les perçois tels qu'ils doivent être, c'est dire que je ne leur prête plus attention. Le boulevard n'exerce plus son attrait infini et j'ai hâte d'en finir. Il se termine en cul-de-sac, à la Pointe des Portugais, où l'ancienne route reprend ses droits. Cette route, creusée d'ornières, traverse le dédale des usines désaffectées et des entrepôts effondrés, seuls vestiges d'activité du vieux port, avant d'aboutir au wharf. Le wharf lui-même ne présente aucun signe particulier susceptible de le signaler à l'admiration de ce siècle. Avancé de trois cents mètres en mer, il porte le nom de

l'ingénieur allemand qui l'a conçu, un certain Wetterhorn, ce dont personne n'a souvenir. Le même Wetterhorn a probablement bien exécuté son travail et en a soigné la mise en œuvre puisque l'ensemble résiste aux années et retire son charme de leurs outrages.

Aujourd'hui, je le considère d'un œil humide, empreint de nostalgie. Il est de ces lieux auxquels je ne viens que pourvu d'une âme voyageuse et chercheuse d'au-delà, l'âme des états où s'opposent sérénité et adversité... ou, si l'on préfère s'abreuver de mots moins ronflants, c'est un lieu de prédilection, celui qui m'apporte la prédiction. Il a beaucoup vieilli et j'ai bien changé entre-temps, mais notre attachement reste le même : il me supporte, bien que les piliers d'acier aient rouillé et que le plancher, par endroits, tende des pièges aux pas inhabitués. Pour ma part, je le foule d'un pied confiant car j'ai pris la mesure de sa décrépitude. Voici dix ans qu'il ne fonctionne plus, dix ans déjà que les installations portuaires ont été déplacées sur le fleuve : désormais les cargos n'attendent plus au large le va-et-vient des barges de débarquement qui les délestaient de leur cargaison et qui nous approvisionnaient en produits exotiques. Tissus, machines huilées, fruits duveteux et bois d'ailleurs... Les barges approchaient du wharf fardées d'écume et le vent, à les frôler, se parfumait d'un soupçon étranger, d'odeurs immédiates que l'imagination celait avec gratitude. C'était pour moi un bien plus précieux de les sentir venir à ma rencontre que d'en éprouver plus tard la réalité géométrique à l'ombre des hangars où caisses et ballots mêlaient leur origine.

Enfant, je courais sur ce wharf jusqu'à son extrémité, malgré les cris de ma mère, inconscient du danger qu'il y avait de courir sur un balcon au-dessus de la mer s'il ne s'y trouvait pas de rambarde pour en marquer la frontière. Afin d'exciter ma peur, on m'avait bien parlé des requins, habitants des grandes profondeurs, dont le cerveau n'était pas plus gros qu'une main fermée mais qui, d'un bâillement, avalaient l'homme le plus intelligent et avec lui, ses chaussures et sa montre. On m'avait montré, du doigt, de la voix, la valse des grues dont les longs câbles d'acier, tendus au-dessus de nos têtes, menaçaient selon les lois statistiques de céder un jour ou l'autre.

Il en aurait fallu plus pour m'impressionner durablement, je courrais sans cesse comme je marche aujourd'hui, heureux d'appartenir pour l'heure au monde lumineux de la mer.

Curieuse sensation que procure le wharf d'un éblouissement qui délivre, d'un vertige qui égare la pesanteur à laquelle nous sommes sujets. Ici je me sens complément, flotté par les eaux et joué du vent, je deviens élément... J'évite en général, comme ce soir, d'exposer ma complicité aux arêtes vives du plein soleil. Je préfère la tombée des heures et l'accalmie qui s'ensuit. À l'évaporation quotidienne, succède le recueillement nocturne d'une paix plus précieuse que le sommeil. Mon firmament se couvre de rosée, il n'est à mon ciel d'étoiles immobiles. La mer embaume en se retirant... Mes yeux, impatients de scruter l'invisible, fourmillent de lumières blanches et rouges et se ferment, lassés, au passage des météores. Si je sais attendre et ordonner mes visions, j'apercevrai peut-être une lueur clignotante, l'éclat d'un point éloigné, la palpitation d'une solitude vouée à l'océan dont le large m'apporte le signal. J'imaginerai alors qu'il existe là-bas un Christophe Colomb de chair et de sang, perdu comme moi parmi les scintillements, et qui vient s'assurer de ce dont nous sommes faits...

Depuis qu'est franchie la lisière du jour, ce moment bleu peuplé de grenouilles, je me tiens comme à l'accoutumée à l'extrémité du wharf, assis sur les dernières planches au-dessus du vide.

La mer s'épuise en vaguelettes et découvre les marécages, du fleuve monte l'odeur de la vase remuée.

Il est temps de revenir, d'aller par la nuit retrouver le boulevard, la statue, l'automobile.

Dans ma course aveugle, je frôle les entrepôts délabrés qui laissent filtrer leur lumière sourde des verrières effondrées. Ils abritent un peuple clandestin que le jeu réunit en une même passion. Ce sont les hommes et les femmes, pauvres et riches, que la mort fascine quand elle se met à nu.

Des coqs s'acharnent jusqu'à l'aube, en un combat singulier, à se terrasser et faire voler leurs plumes. Les joueurs font cercle autour des feux et attendent une délivrance de l'agonie du vaincu. Lorsque, franchissant les décombres et passant sous une dernière voûte, l'on

parvient à la salle où elle se tient, l'assemblée accroupie paraît pétrifiée et muette, comme suspendue aux lèvres d'une divinité qui, d'un souffle, a le pouvoir de lui rendre la vie. Ce souffle rendra vermeil le sang répandu, il exaltera la plainte d'une gorge rauque et d'un corps enfiévré, il décuplera la transe que l'alcool a véhiculée au long des heures dévidées : certains s'en délectent et les mangent crues, d'autres s'affaissent, tout simplement épuisés de la beauté du divertissement. C'est, ma foi, un peuple bien étrange qu'abritent ces cavernes d'acier.

Au passage, sa proximité m'attire : irai-je risquer quelques pièces sur la vie d'un animal de basse-cour? Ou plutôt vais-je regagner mon lit, ma chambre?

Dans l'expectative, je marche.

CORRESPONDANCE

[BROUILLON]

Paris, le 24 décembre 1984.

Cher Phil du Produ,

Je ne te ferai pas le coup du père Noël, en te proposant la hotte.
Non!

Je t'envoie quelques paires de rimes qui feront peut-être ton bonheur.

Si ça ne te plaît pas, déchire-les et ouvre un commerce de confettis. N'hésite pas, ça s'adapte, on rajoute un mot, on tranche dans le vif.

[BROUILLON DE LETTRE À C. D.]

Paris, le 1^{er} mai 1993.

(...) Se dire aussi qu'au plus près de l'échéance, l'idée que l'on peut se faire de la mort réjouit celle du vivant dans son bouillonnement. Et par conséquent, le désir qui me tient de laisser pétiller l'effervescence, la lumière, ce meilleur de soi-même et des autres, corps et âmes. Sans espoir de partage, par respect pour le principe qui m'anime : émettre, promettre, créer ou crier, aimer par amour, recevoir sans surseoir. Pour être là, peu différent, mais certainement pas indifférent, sensible aux bras-le-corps, à vif comme la pulpe sous l'email. Qui me touche me fait palpiter et battre jusqu'au sang. Ce battement est votre écho, un peu de vous au cœur de moi, quand il faut que vous y soyez.

Ne pas se mettre en quête, non plus, d'une inconscience et d'un non-dit. L'inconscient, c'est du temps accordé que l'on se donne par commodité de vie.

Or, le temps m'est repris et rien n'existe plus qui ne soit dit, écrit, inscrit en moi, aimé pour cela.

Garder enfin en mémoire que le souci est d'excellence et d'exactitude. Je m'offre donc à qui je veux, comme je le veux... et si l'on veut, comme l'on voudra, si vous le voulez.

Parce que rien n'est plus fort que vous, pas même l'idée que je m'en fais.

Voilà qui t'appartient, C., et revient à ta main.

(...)

UNE LETTRE

11 mai 1993.

Une lettre.

Vous m'avez demandé d'écrire une lettre. La voilà écrite et confiée aux bons soins du préposé qui viendra vous l'apporter un matin, indifférent, depuis tant d'années et de lettres transportées, à l'émotion qu'elle contient à la façon d'un parfum, aux mots qui pèsent dans sa main bien plus que le prix d'un timbre, à la vie qui va s'en échapper pour livrer son quotidien avant qu'il ne soit oblitéré.

Une lettre.

Elle vous parvient parce qu'elle s'adresse à vous. Soyez résolu au moment de l'ouvrir, décachetez sans crainte, tranchez le pli de l'enveloppe d'un geste ferme, et dites-vous bien :

Ceci me concerne et m'interpelle, ceci aussi m'appartient.

La lettre est un espace et son temps.

Regardez la feuille, elle a le grain, la texture, le satin. Touchez-la, c'est une peau tendre, fine et veinée, sous les yeux d'un désir.

Regardez chaque mot, il témoigne. Il n'est pas qu'empreinte d'une main en voyage. Il est le sceau, qui montre l'authentique, il est la marque de qui a pris possession.

Celui qui écrit est là tout entier car il a fait acte d'amour profond, pour avoir reconnu un monde offert, pour l'avoir accepté comme sien, pour avoir voulu l'offrir à son tour en partage.

La lettre dit plus qu'elle ne raconte et va donc au-delà de la seule connaissance : elle vous lie en gerbes de chair et de raison. Elle révèle par le signe à quel point nous existons.

« Garçon, il dit, ne te crois pas le pape. Tu connais les moutons, connaître c'est quitter, maintenant tâche d'aimer ; aimer c'est joindre. Alors tu seras berger. »

Giono l'a écrit, la lettre le redit.

[BROUILLON]

25 mai 1993.

J'ai à vous dire :

Vous avez parfaitement le droit de m'aimer, de tâcher de m'aimer, de marcher avec moi, de m'accompagner à quelque titre que ce soit, mais surtout foutez-moi la paix, arrêtez de me casser les pieds et la tête avec vos boîtes, boîtes à claques, boîtes à vérole, boîtes à couture, je tâcherai de vous aimer, je vous aimerai, et je marcherai.

(...)

P. et C., je ne vous en parlerai pas, vous n'avez plus à connaître de moi si vous voulez m'aimer, ou marcher de compagnie.

À moins que vous ne vouliez prendre le pouvoir.
Moi je l'abandonne.

Et je n'ai plus à vous dire, mais à me dire.

[CARTE POSTALE À D. P.]

*(Parc Güell, Banc ondulat.
Antoni Gaudi, J. M.^a Jujol, 1900-1914.)*

[Barcelone, le 6 mai 1994.]

Ami très cher, quasi plus que frère
(non, t'es pas ma sœur!) Je pense à toi
car la vie est douce, tranquille
et pleine de tendresse.
Tu aimerais la vie
du soir au matin,
ici où je suis.
Je suis aimé, ma foi heureux.
À vite.
Marc.

BROUILLONS ET FRAGMENTS

COUPLET.

Que peut-on dire, / de qui de quoi?
À quel propos, / et de quel droit?
Accordez-nous / les licences
Qu'on puisse passer / sous silence.

Refrain.

Des arrêts sans arrêt
Où va le progrès?
Rien ne rime à rien
Dans les années 80.

Pré-refrain.

Couper court / à l'amour
Vendre l'heure / elle m'écœure
Tuer le temps / il s'étend
Rester sourd / aux discours
Sur les masses / faire l'impasse
Avoir l'air / réfractaire.

•

FRANCHE HYPOCRISIE

Jamais parole plus forte que l'autre, ton rire discret et tes yeux,
ambre jaune.

Soudain ta voix qui enfle et cascade parmi tables et chaises
basses.

Cela je le reçois comme tout un chacun, avec passion, désarroi
profond au bonheur cadencé. Incapable de savoir la centième
partie du savoir, arbre mugissant sous la caresse du vent.
Et pourtant : s'ordonnant autour de nous les quatre saisons et
quatre points à l'horizon.

Toi,

Tourbillonnant du nord au sud, franchissant les étés qui
conduisent à l'automne, glacial et fourbe.

Toi,

Dont l'essence est mienne et le corps, une terre grasse et
humide : ne fais pas de l'air inconstant la magie de ta bouche.

•

L'espace de cette nuit
Est un pays farouche
Où vivent en exil
Tous les enfants d'hier.

Dans chaque []
Les petits hommes vont
Et viennent dans leur lit
Guettant la peur au bout des draps.

L'océan des petites misères
Recueille dans le noir
Le chagrin des enfants
Qui attendent jusqu'au matin.

•

Café solo
Au bord de l'eau
Le bruit des vagues
Et des rouleaux
J'regarde passer
Les gens pressés
Dix heures c'est l'heure
Qui me fait peur

De la terrasse
Du bar des As
Je regarde passer
Les gens pressés
Dix heures c'est l'heure
Qui me fait peur :
Les rats s'embrassent
Devant une glace

Café solo
Au bord de l'eau
Le bruit des vagues
Et des rouleaux
La menthe à l'eau
Fait des ravages
Dans l'intello
Des rats d'mon âge
Rats midinettes
Et rats esthètes
Ont tous des têtes
À faire la fête

Soirées sociales
Ou bacchanales
Soit pas banal
Ou anormal

Au grand raout
Du mois d'août
Faut être fou
Ou pas du tout

•

Sixième étage des horizons
 Il est midi docteur Watson
 (C'est) l'heure de la pose pour la nation
 (mais) tout n'est pas rose dans les visions
 Est-ce le matin? réfléchissons!
 Crénom d'un chien j' me lèverais bien!
 Je ne suis pas seul, réagissons!

Mon doux Jésus, c'est la disette
 Rien à manger dans nos dînettes
 Il va falloir battre en retraite

Si nous allions voir cette madame?
 Qu'est-ce qu'ils prennent-ils? Qu'est-ce qu'on veut-on?
 Ont-ils mangé? Vite une pression!

•

J'ai bien envie d'mourir idiot
 N'en pas savoir plus qu'au départ

Que peut-on dire de qui de quoi?
 À quel propos et de quel droit?
 Qu'on nous accorde des licences
 Pour pouvoir passer sous silence
 Qu'il va falloir laisser des traces
 En attendant chacun sa place

C'est pas d'hier (dont on est fier) mais d'avant-hier
 Coupez court aux discours
 Restez sourd à l'amour
 Vendez l'heure elle m'écœure
 J'en ai peur

•

Quand la ville est morte
 Bloqué à ma porte
 Il me prend des envies
 D' connaître la vie
 D'emprunter la tangente
 Et de suivre la pente

Ah! Sortir en douce
 Un après-minuit
 Se la couler douce
 Quand tout l' monde s'ennuie

Salut les filles
 D' la compagnie
 Des cœurs réunis
 Salam Alex
 Toujours beau mex
 Faut pas qu' tu t' vexes
 J' veux la madame
 Des états d'âmes
 Celle qui m' fera rire
 Quand elle va m' dire :
 Prends ça garçon
 Whisky-glaçon
 C'est bon pour l' homme
 Mon p' tit bonhomme

J'monte à l'étage
 C'est bien de mon âge
 Dans le couloir
 Y a des miroirs

•

Si souvent mon pays s'est fait creux, je cherchais des saisons que je cherche encore, le ruissellement des nuits, ces cascades de souhaits formulés à l'envie, ces torrents de mots sombres répandus par l'orage.

Le calme du jour qui s'égoutte et sa rare violence : force domestique, habituée des canaux, cette eau-là dort dans les tuyaux.

C'est elle qui sourd de nos fruits et coule sur nos mains.

Comme aux meilleurs jours je dédie mon soupir à ces moments défaits où mon sourire s'est noyé. Maintenant debout...

•

Nous verrons bien alors ce qui reste. S'il reste quelque chose. Mais tu as téléphoné. Nous n'irions peut-être pas jusqu'à ces extrémités.

À l'usure,

Une ère nouvelle s'ouvre à nous.

Jusqu'à la corde m'entends-tu?

Je te traquerai

Tu n'échapperas pas aussi facilement.

Flots de mots crachés jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les mots les plus durs à dire, ceux qui font mal au ventre, au cœur, et rendent le désir une douleur.

Je veux me détruire, pour mieux te détruire.

Une impasse avant d'être une douleur.

Mais je ne t'aurais pas pour moi,

Je t'aurais pour les autres.

La mise à nu? Un jeu d'enfant!

Pour toi l'écartèlement, l'écorchement à vif.

Et les plus sanglantes éventrations.

Je te tuerai vivant jusqu'à ne plus te haïr.

S'il reste alors quelque chose.

•

Féroce éros viens toucher ma bosse.

•

C'est marée basse

Les gens qui passent vont laisser des traces

Moi je préfère sucer des glaces

Que d'jouer ma peau à pile ou face

•

Maman, j'me sens si seul

Sous le grand parasol

Au milieu des pique-niques

Et des transatlantiques

Ça sent l'aérosol

Maman, j'ai mal au cœur

J'attends le grand serveur

Qu'est un fameux pêcheur

De boissons fraîches à bulles

Qui ont un goût de chewing-gum

Et p't'être bien qu'à quatre heures

Si maman se sent pas bien

J'irai tout seul au bain

•

Depuis qu'tu

N'habites plus

À l'adresse

Indiquée

Dans la rue

Toutes les nuits

J'fais mon ch'min

D'croix à pied

J'ai voulu

Trouver mieux

Dans les bars
 Accoudé
 Mais c'était dit
 C'est écrit
 Dans nous deux
 Dans j'ai lu.

J'aurais dû
 J'ai pas pu
 Plus que toi
 Toi et moi
 Tous deux u-
 Nis par les
 Liens sacrés
 De l'amour
 C'était dit
 C'est écrit
 Dans nous deux
 Dans j'ai lu.

Le feuilleton
 Est fini
 Le destin
 A frappé
 C'était dit
 C'est écrit
 Dans nous deux
 Dans j'ai lu.

•

Quand je reviens le soir
 Les rues sont vides d'espoir.

Et les enfants soupirent
 Pour dire qu'on serait ailleurs.

Des autos folles.

Nicotine et goudrons
 Aspirine et

Pour moi je rêve
 D'une autre vie
 Pour toi je vis
 Des jours sans trêve.

•

J'étaie plus mes vacances
 J'accepte les avances
 L'échec sans prévision
 Et vos millions d'allusions

À la vie je nuis
 Le restant je n'vis pas
 J'vais travailler au noir
 Libre service le soir
 Servez-vous à la pompe

J'ai un moment d'absence
 Résistance
 J'ai mon nom dans l'annuaire
 Si jamais je me perds

•

J'ai mis un doigt dans l'aspiracœur.

•

Pour faire un homme : prendre très peu d'ombre et beaucoup de lumière, laisser l'ombre dans la tête.

•

Stupéfié
Mesquine mescaline
Banalgésique

•

Crise d'alarme
Sirène en larme
Essuie-glace
Et tout s'efface

•

Depuis qu'il marchait, la nuit avait toujours été aussi belle : dans le ciel, comme sur une peau d'ébène, des paillettes d'argent, les étoiles palpitaient au rythme de son cœur. Le vent, parti de la montagne, quand il chassait par les dunes et la plaine, mêlait l'odeur des pierres à celle du sable refroidi. Pas un parfum de plante ne pouvait s'y deviner : le désert était parfait.

Ce qui précède n'a pas de suite. Des idées en l'air, sans doute. Ce carnet et ses feuilles blanches, celles que de la main je fais défiler en cet instant, effaré par le vide qu'elles prononcent, a traversé quelques mois sans prendre une ligne, une ride pour lui. Il était de tous mes voyages, mais j'ai peu voyagé. Il dormait sous des linges, au fond d'un tiroir, endroit privilégié qui détient l'accessoire dont s'habillent nos jours.

Je l'ai sorti ce soir, il prend l'air au balcon. L'air est silence et le balcon désert.

Le spectacle en suspens, le rideau restera fermé.

•

BIZANCE

1. Dans la vie parisienne
L'inhumain
C'est la Samaritaine
Qui s'éteint

2. Faire l'amour par hygiène
C'est malsain.
On se réveille à peine
Qu'on s'en plaint.

Pour moi la nuit
Quand tous les chats sont gris
Tes bras sont un asile fragile

3) Les jours de pénitence
Tu me dis
Ce soir les souris dansent
À Paris

4) Même si c'est pas Bizance
Reste ici
Après l'heure d'affluence
C'est gratuit

Pour moi la nuit
Quand tous les chats sont gris
Tes bras sont un asile fragile

•

BLUES MARINES

Paquebot des mers
Transatlantique
Petite bombe anatomique

Garbo des mers
Transatlantique
Petite bombe
Anatomique

Tu t'émeus sur le deck
En rêvant aux Vikings
Tu martèles le teck
En buvant de long-drinks

Après la tempête
Léthargique

•

SISTER SHIP

Quand par le bastingage
Tu regardes passer l'eau
Qui mousse sous l'étrave,
Frémissant à l'hommage
Des effluves du large,
À l'odeur des cargos
Accostés qui déchargent :
Tu t'émeus sur le deck
En rêvant aux Vikings
Tu martèles le teck
En buvant de long-drinks

Quand ton prince s'avance
Et fait battre ton sang
Sous un regard étrange
Qu'il te prend par les anses,
Bateau de plaisance
T'échoue sur le brisant
Qui déchire tes flancs :
Tu entends le ressac
Dépecer la membrure
Soumise mise à sac
Tu aimes la torture.

Quand l'orage a fait rage
Ta raison fait naufrage
Et sur le dos des vagues
Ton cœur qui surnage
Parmi écume et algues
S'abandonne au marnage
Qui pousse vers les plages :
Juste après le big-bang
Naufragée solitaire
Sur la terre qui tangué
Tu reprends ta croisière.

Sister ship,
Tu me mènes en bateau
Je connais par cœur
Tous les pores de ta peau.

•

RENDEZ-VOUS

J'attends qui
 Je ne sais pas qui
 Un homme de paille
 Une chaussure qui m'aille
 Une femme facile
 Sans domicile (fixe).

J'attends quoi
 Je ne sais pas quoi
 Une machination
 Des complications
 Un compte à rebours
 Pour histoire d'amour

J'ai rendez-vous ce soir
 Quand la ville est sombre
 Au milieu des regards
 Peu importe le nombre
 Que je joue au hasard
 J'ai rendez-vous

Je voudrais bien
 Je ne sais plus bien
 Léchér les vitrines
 Rêver d'opaline
 Et me donner de la peine
 À rechercher l'aubaine.

Je voudrais bien
 Je ne sais plus bien
 Découvrir l'indice
 Trouver l'instant propice
 Et me rendre en silence
 À vos jeux de patience.

J'ai rendez-vous ce soir
 À l'heure où les ombres
 Qui marchent se dénombrent
 J'ai rendez-vous.

Ad libitum.

•

Pendant k' ma felouque file
 En croisière sur le Nil
 Oûk ce soit dans les îles [airs]
 Bédouine
 Divine

•

Je fonce à toute vapeur
 J'suis en sueur
 Quand j'entends les moteurs
 Qui font marcher ton cœur.

Face à ton sex appeal
 Je vois les lumières de la ville
 150 000 chevaux DIN
 Dans l'parking d'un drive in

J'suis maudit

Tous mes yeux dans tes yeux
 Je joue avec le feu
 Quand j'entends les moteurs
 Qui font marcher ton cœur
 Je suis un fils du ciel
 Qui veut couler une bielle

J't'aime recto

J' t'aime verso
 (Et vice versa)
 L'un dans l'autre
 Tout se vaut

Tu danses avec un nœud
 Papillon dans les cheveux

Tu dors avec un loup
 Garou dans le cou

Je suis l'accessoiriste.

•

WARNING

Ne mets pas tes mains sur la porte
 Tu vas t'faire pincer très fort
 Pas d'pitié ce matin
 Pour les petits lapins

'Tention, ces places sont réservées
 Aux mutilés, en priorité
 Peu importe le grain
 Pourvu qu'on ait l'ivraie

Les pickpockets sont sur les rails
 Ne facilitez pas leur travail
 Veillons sur nos trésors
 Chérie je t'adore

On vous cache toute la vérité
 Sur le cancer, les MST
 Restez calmes, faites un don
 Il n'y aura pas de pardon

N'ouvrez la bouche qu'en cas d'urgence
 Et vive la légitime défense
 Si vous êtes en danger
 Il faudra se bouger.

Pas de panique
 L'ouverture des portes est automatique
 Pas de panique.

•

J'ai le cœur à marée basse.
 Pendant que j'y suis faudrait que j'y reste
 Les jours de pluie faut faire la sieste

Qu'est-ce que j'vais faire en croisière sur le Nil
 Pendant qu'tu dors encore ma felouque file

•

Déposer sa plainte (crainte)
 Avant qu'il ne soit trop tard
 Sous un nom qu'on emprunte
 S'en remettre à l'espoir

•

Cafard / retard

Avoir le cœur qui pince

•

J'suis sur la piste
 D'un tube qui plaît
 Sous les spots laids
 J'me sens tout triste
 Dans les regards qui croisent
 J'vois des yeux qui sommeillent
 Et des pupilles qui jazzent
 Dans le plus simple appareil.
 Tu dances avec un nœud
 Papillon dans les ch'veux
 Tu soupîres, j'te désire
 Mais y'a rien qui transpire

Pas d'histoire
 C'est toi que je voudrais
 Et tout tes accessoires
 Pour jouer à la poupée.

Japonaises en transit
 Intestines allemandes
 Indigènes aux Comores
 Qui se donnent et go more
 Pas d'lézard
 C'est toi que j'voudrais
 Et tout tes accessoires
 Pour jouer à la poupée.

•

J'me sens mieux
 Quand j'entends les moteurs
 Qui font battre ton cœur

J'veux revoir
 J'aimerais voir les étoiles
 Dans la nuit des pays
 Où tu as mis les voiles.

Le rire c'est machinal
 Le mécano de la générale
 Au pied de l'arbre à cames

Larguez les amarres
 Agitez les mouchoirs

Encablures

•

J'entends des voix sur ma ligne
 Y'a quelque chose qui m'intrigue
 Cette ville me fatigue

•

Tu crois qu'j'tiens par la mer, hé!
 Après dix mousses que j'chavire
 Que j'devrais bien m'amarrer
 Avant d'faire couler l'navire.
 C'est sûrement un peu tard pour bébé
 La panique est installée
 Je crois bien qu'ça va saigner
 Mais c'est bien parti pour rester

Mon état n'fait qu'empirer
 Quand tu m'dis qu'y faut sévir
 Avec des airs inspirés
 Sous le pont des soupîrs
 J'supporte plus d'être en ciré
 Même si ça m'va à ravir
 J'me sens paré à virer

•

Ton carnet de bal à blanc
 N'aie pas trop de chagrin [regret]
 Il n'y a plus d'aujourd'hui
 Ne vis pas à rebours

•

J'ai des envies d'marcher dans la rue
 De jouer 20 Francs au PMU

•

Tout m'glace / Tout m'lasse
 Sauf les passes.

C'est marée basse
 Quand j'me regarde en face
 J'vois bien qu'les gens qui passent
 Ont laissé des traces

•

Même trempé à cœur
 Je suis sec à l'extérieur
 Et rien ne transpire

•

Pendant k' ma felouque file
 En croisière sur le Nil
 Je repense à toi berbère
 Et aux perles que t'enfiles
 À la lueur des réverbères
 Pour des beautés séniles
 Qui ont [la vie] l'envie facile

•

Des cas où ça suffit
 Des corps [banal] quelconques mais [troublant] habiles
 Pour une fois qu'j'étais futile
 Entre deux affaires [urgentes] bâclées
 Qu'j' voulais tester mon aptitude à l'arrêt

Deux centimètres cube d'instinct vital
 Que t'avais pris en effusion
 À minuit sept sur un trottoir
 Un peu zonée, à l'état légal
 M'ont foutu la mort aux trousses

T'as remis tous les compteurs
 De ma facturette à zéro (séro)
 Avec la signature du porteur
 En plus

•

C'est impossible de continuer, j'arrête là. Pour écrire, il ne faut pas chercher à comprendre, il faut avoir compris. Il faut aimer.

•

« Vous » est sans doute loin, supplanté par le « nous » : deux que nous sommes à essayer de braver la tourmente du jour le jour, emportés par des flots qui nous submergeraient si nous n'étions pas incroyablement naïfs, aimants, dépourvus en fin de compte d'arrière pensée.

En fin de compte... c'est peut-être la réalité qui dicte ces mots : une chose est certaine, nous n'en sommes pas à la clôture et rien n'indique qu'il soit jamais nécessaire d'établir un bilan.

La mort est présente, je n'en ai jamais douté, je n'ai pas cru possible un seul instant de l'oublier.

Vivons là comme elle survient : un événement parmi d'autres, qui aggrave le débit ménager ; je mourrai à découvert.

•

Un soir, en plein milieu des courses, je suis rentré dans l'église et j'ai planté un cierge à Marie, mère de Dieu, femme entre toutes les femmes. Ce qui me poussait à faire ça était tout à fait personnel, j'ai remarqué que ce serait bientôt une habitude. J'en étais au troisième cierge en quelques semaines. Des cierges à cinq francs. L'église est laide. S'y recueillir tient du miracle : aux heures d'ouverture, les touristes affluent, les fidèles sacrifient au rite dans une petite salle à droite du chœur. Les enfants, parfois scouts, se poursuivent en riant ou en criant. Tout cela résonne, quand ce ne sont pas les cloches. Et puis l'édifice tremble, le sol vibre perpétuellement au passage d'un camion, du métro, d'une poussette. C'est distrayant : j'en oublie que j'allais avoir une pensée pour maman, que c'est un peu pour elle le cierge, pour ne pas oublier de prier pour moi, pour mon âme, pour mon corps, pour ma vie.

•

Des vides s'organisent
 Se mêlent ou s'intercalent
 Remplis d'absences
 Qui s'arrogent le droit d'ingérence
 Les substances se perdent
 Pareillement
 Au détour des soirs de solitude
 Où l'amour hébété
 Tourne en rond de fumée
 Des fatigues intenses,
 Du corps, de l'âme, une immense lassitude
 En charges surhumaines
 Écrasent la vie
 De circonstances,
 D'aléas
 Je deviens blême,
 Je peine
 Pas même capable
 De pleurer des larmes
 D'exprimer des rages

En tordant mes mains
 Épuisé, asphyxié
 Sans autre repère
 Qu'un sentiment intime,
 Accusé sans réception
 Un don dans l'infini
 Comme un saut dans l'espace
 Zébré de météores,
 De planètes froides

Le moment serait terrible
 Heurté de rage de ne pouvoir
 Dans l'impossible échange
 Partager les regards, les mains
 L'instinct de la présence
 L'affection rayonnante
 La tiédeur des moments rares.
 La haine serait poison
 Défigurant l'aimé
 Vouant aux gémonies
 Et tout le mal
 Qu'il se peut faire
 Je, tu
 Je ne peux pas,
 Je ne peux pas.
 Tu es.

•

Organiser des vides
 Mêler, intercaler
 Remplir d'absence
 S'arroger le droit
 Ingérer des substances
 Se perdre pareillement
 Au détour des soirées
 Où l'amour hébété

Tourne en rond de fatigue
 Et de fumées intenses
 Le corps perdu
 D'immense lassitude
 Et l'âme?
 Écraser donc la vie
 En charges surhumaines
 De circonstances, d'aléas,
 Redevenir blême
 Incapable
 De pleurer des larmes
 D'exprimer des rages
 Du creux des mains tordues.
 Épuiser, asphyxier,
 Le sentiment intime
 Et tout autre repère,
 Accuser sans réception.
 Mais si l'être est sincère
 Ne pas pouvoir être tel,
 Donner à l'infini
 Comme un saut dans l'espace
 Zébré de météores
 De planètes refroidies
 Par un soleil qui ne parvient pas
 Le cerveau lavé
 Et les idées vaines
 Du corps posé
 À l'endroit insignifiant
 Où vous serez moins mal,
 Osez le désir
 D'une voix
 D'un regard qui vous voit
 Que vous regarderiez
 D'un seul contact
 Quelqu'il soit
 Dites vous que neuf mois
 C'est presque enfant en vous

Qui n'en finit pas d'exister
 Sans haine ni rancœur
 Sans faire payer pour l'autre
 Cherchez le rayon, la chaleur
 Non plus le besoin
 Qui étouffe,
 La permanence humble
 Le simple quelquefois
 La musique pour dormir
 Assumez
 La souffrance à venir
 L'intolérable attente
 La destruction sans doute,
 Si vous êtes certains
 De cette étreinte silencieuse.

•

Sitges, Marc D.
 3 mai 1994.

Singulier
 Écrire les gens que l'on vit

Concentrer le parfum des moments partagés. J'ai trois parfums en tête et l'odeur de deux corps : leur chaleur aussi, de peau et de souffle et tout l'abandon de leur sommeil. Ma passion va au troisième, sans repère, à peine effleuré ou frôlé parfois, silencieux à jamais peut-être?

Je ne dis pas amour. Il paraît que c'est trop et si peu à la fois.

Avec L.

Temps frais, venteux, une Méditerranée qui ferait sa Bretagne. J'ai la gueule de bois, en souvenir d'une nuit tequila dont je ne sais plus la fin. Il m'a ramené à l'hôtel et je devais être aveugle ou voir le néant à travers les choses et les êtres.

•

13/05

C'est une ville dans le soir
 Au large d'hier et de demain
 Où nous sommes
 Immobiles et suspendus
 Si étranges l'un à l'autre
 Qu'à l'approche de l'ombre
 L'air se fait rare

Comme une houle lointaine

Où mon cœur ne bat pas
 Et le tien est chamade

Au large d'hier et de demain
 C'est une ville dans le soir
 Où nous sommes
 Immobiles et suspendus
 Si étranges l'un à l'autre
 Qu'à l'approche de l'ombre
 Houle lointaine qui s'avance
 L'air se fait rare
 L'étendue est inquiète
 Aux routes qui se pavent
 D'empreintes incrustées

Mon cœur ne bat plus et le tien s'interrompt

•

Douce
 De cette lenteur
 Qui fait des rides,
 Et s'enroule de tourbillons
 Aux moments de calme
 Interrompue
 Par des bancs en voyage
 Veinée alors
 De filets qui s'incurvent
 En courbes que j'intègre,
 S'enroulent et se mêlent
 Et confluent
 Aux flots jaunes

•

SUSPIRO DEL MORO

[Un jour vous passerez par Grenade, et vous y entrerez amoureux fou, cultivé [ou touriste] ou alors sans qualité. Voyageur d'agrément, d'étude, en mission, égaré mais rarement perdu, vous ne vous méfiez pas, inquiet à l'heure méridienne de constater que vous êtes seul dans la ville écrasée de chaleur, nappée de plomb fondu, incapable de comprendre où commence le plaisir et où s'arrête votre trouble. Vous croirez à la torpeur, vous sentirez le raffinement des détails, qu'un peuple jouit ici de l'ombre et d'un secret repos, portes closes, persiennes et rideaux de perles filtrant l'air et la lumière.

Dans cette ville qui n'a pas de sens, où tout se cache et se découvre parfois, rien ne vous guette, ni personne. Les murs tremblent de chaleur et vous même tremblez, le malaise aux tempes.]

[L'absence vous pèsera et vous chercherez l'horizon]

[Au pays du silence]

Un jour vous passerez par Grenade, et vous y entrerez amoureux fou, simple égaré, sans qualité aucune. Vous serez voyageur d'agrément,

ment, d'étude, peut être en mission exploratoire, adonné au périple incessant. Seul, vous croyant accompagné, vous viendrez en passant, bien décidé à rester si le cœur vous en dit.

Dès l'aube, la ville vous aura cédé ses charmes de fruit éclaté par la maturité, d'ocre et de vert mêlé. Vous aurez parcouru les rues d'un pas paisible, touché d'une main la pierre des façades mouillée d'ombre par la nuit et compris [du bout des doigts] à la peau que des matières se sont parlé, ce matin.

[Traversé des jardins auxquels on vient de jeter l'eau pour les rafraîchir]

[Frissonnant au bruit des fontaines où vous lancez les pièces qui gagent les vœux]

[acheté un journal, goutté le calme des cafés et des conversations.]

Vous croiserez des visages et autant de regards qu'il y a de désirs : calmes, [doux] lourds, brûlants.

Vous aimerez les gestes, le mikado subtil des doigts entrecroisés, les épaules nues [à l'ombre profond] qu'une mouche ponctue, une lèvre de sang à la pulpe rieuse.

Des rires auront sonné sans pudeur et sans retenue.

[Quand vous quitterez Grenade, rappelez vous l'histoire de Boabdil, dernier émir de la ville, comme un guide en visite vous l'a contée dans le palais où vous étiez.]

[Vous atteindrez la mer, vous rejoindrez la nuit.]

Songez que vous vouliez atteindre la mer et que vous rejoignez la nuit.

Au moment d'embarquer, pensez à lui.

Qu'il n'y aura pas de retour : vous ne reviendrez pas.

Comme Boabdil, il vous faudra embarquer.

Pensez alors à lui. Pensez à moi, son frère.

Pensez à vous.

[Un grain de mica brillant figurera le silence]

POSTFACE

Alors que le présent s'est fait passé et la présence absence, ce livre s'est imposé dans sa claire exigence. Ne pas garder solitairement ce legs, ne pas confiner dans quelque tiroir la parole au silence de feuillets déjà jaunissants. Dépositaire de circonstance, il me fallait partager ce bien précieux, fait de mots frémissants de l'être cher. Car les mots ne peuvent être retenus qu'au risque de les détruire.

C'est dans le froid décembre lorientais, au milieu de ceux que Marc avait marqués en leurs cœurs de son empreinte indélébile, que le devoir impérieux d'éditer ce recueil s'est fait sentir. J'ai voulu ce livre comme une modeste contribution au tendre édifice de la mémoire, comme un cadeau à ceux qui ont croisé, ne serait-ce qu'un instant, cet inoubliable regard. Je souhaite que chaque destinataire aura plaisir à retrouver au fil des pages une présence amicale, le souvenir d'un sourire, l'écho d'une sensibilité, la confiance d'une parole et parfois l'émotion de fulgurantes beautés.

Ceci n'est pas un cénotaphe, ce sont des mots vivants qui vous sont ici livrés, des mots où vibrent une conscience. Prenez en soin, accueillez-les. Prenez le temps de les découvrir, laissez-les vous parler. « Regardez chaque mot, il témoigne. Il n'est pas qu'empreinte d'une main en voyage. (...) Celui qui écrit est là tout entier car il a fait acte d'amour profond, pour avoir reconnu un monde offert, pour l'avoir accepté comme sien, pour avoir voulu l'offrir à son tour en partage. »

Dans ces fragments ici réunis se compose une image posthume ; ce n'est pas Marc dans toute son étendue, juste un reflet imparfait comme à la surface d'une flaque de la plage de Port Vril. Ses écrits ne sauraient le contenir.

Au moment où déjà les fragiles souvenirs se font marcescents et les photos imparfaites tragiquement menteuses, il nous reste la poésie d'un homme sensible. Voilà bien le privilège de l'écrivain que de pouvoir encore nous émouvoir de sa parole alors que la fatalité a définitivement ponctué sa biographie.

Je ne ferais pas ici son éloge, il n'était pas du genre à se laisser circonscrire, et quiconque l'a connu n'a pas besoin qu'on lui dise combien Marc sortait de l'ordinaire. Et les mots me fuient devant cet exercice vertigineux. Météore merveilleux, il était de ceux qui ne peuvent laisser indifférent, de ceux dont la rencontre vous transforme irrémédiablement. Oui, il vous offrait le monde en partage, quitte à vous en écorcher. Et il avait ce don magnifique de se faire aimer et de savoir ce qu'aimer veut dire.

Je pense, malgré mon regard chargé d'affection, que Marc avait un vrai talent, une voix unique. Cela rendait cette édition encore plus indispensable. Mais j'en abandonne l'exégèse à d'autres. Il m'était de toutes façons devenu impossible de garder ces écrits pour moi seul, de garder la parole captive par paresse ou lâcheté. Ces écrits que Marc, de son vivant, avait plaisir à partager avec ses proches, et qu'il m'advient aujourd'hui de vous faire partager dans toute leur étendue.

Partage, ce mot revient souvent. Il lui était cher. Il lui allait bien. Il le choisira comme titre à la dernière partie de son œuvre, qui accompagnait ce qu'il savait être l'ultime partie de sa vie.

Marc a toujours écrit, plus intensément à certaines périodes de sa vie, plus sporadiquement à d'autres. Les mots ont quotidiennement accompagné ses joies comme ses douleurs, ses doutes et ses découvertes. Il avait envisagé un moment de se faire publier, au début des années 80, puis n'avait pas insisté ; il n'écrivait pas pour la reconnaissance. Il écrivait pour lui et pour ceux qu'il aimait.

Marc était poète. La poésie était indissociable de sa vie, même quotidienne. Et cela participait à son charme ineffable.

Il avait pour référence Victor Segalen, et aussi : Stevenson, Giono, Saint-Exupéry. Qui voudra le suivre sur son dernier chemin lira René Leys et toute l'œuvre de Segalen, Le serpent d'étoiles de Giono, Le reflux de Stevenson et pourquoi pas le Billy Budd, marin de Melville.

L'été 1993, Marc écrit à nouveau des poèmes, confie au papier le désarroi de son cœur, le trouble de son existence.

Le 5 août, il commence sur un épais cahier relié, aux feuilles de papier brun, ce qu'il intitule aussitôt sur une page de garde Le partage. Il choisit sa plus belle plume pour y déposer Toi, le texte qu'il vient d'achever. Puis, avide de mots, il prend plaisir à feuilleter les poèmes qui ont jalonné sa vie, à rouvrir les dossiers écornés remplis de pages oubliées. Deux d'entre eux, des poèmes de jeunesse, retiennent son attention ; il les ajoute à la suite de Toi.

Le lendemain, l'idée lui vient de rassembler sur ce même cahier l'essentiel de son œuvre poétique. Dans le souci de ne pas mélanger le présent et le passé, de regrouper les poèmes en familles distinctes, il retourne le cahier et commence à sa fin la section En l'absence. Il lit, trie, écarte, retouche, et peu à peu la forme du recueil se dessine.

Ainsi, il réunit d'un côté du cahier le meilleur de ses œuvres antérieures, classées en différentes sections, et garde l'autre (Le Partage) pour sa production à venir, sans plus jamais les mélanger comme il avait commencé à le faire. Entamer un cahier « par les deux bouts » ne lui était pas inhabituel, certains de ses carnets intimes en témoignent, mais ici, l'idée que le présent allait peut-être un jour, au gré des pages remplies, rencontrer le passé le faisait sourire.

Sachant l'échéance finale se rapprocher, il avait également la préoccupation de réunir ses poèmes dans une forme définitive. Recueil offert en partage, confident, support des songes, testament, tel était ce cahier brun.

Cette œuvre de rassemblement est inachevée. Ce qui explique qu'il ne figure qu'un seul poème sous le titre Chansons et Fantaisies. Marc avait réservé deux pages blanches à la fin de En l'absence et sept pages à la fin de Temps morts. On ne saura pas ce qu'elles devaient

accueillir. Certains indices laissent à penser que Repos, Chien, Ta maison vide et Elle y pensait devaient s'insérer dans Temps morts.

Nous avons réuni tous les autres poèmes trouvés sous le titre Autres poésies et chansons, classés par ordre alphabétique. Certains n'auraient sans doute pas été choisis par l'auteur pour figurer dans son cahier brun. Mais dans le doute, et par soin d'exhaustivité, nous n'avons fait aucun choix.

Marc était un artisan du mot, il n'hésitait pas à remettre de nombreuses fois son travail en cause. De telle façon qu'il peut exister jusqu'à dix versions différentes d'un même poème qui s'étalent sur une période de plus de vingt ans. Pour les poèmes réunis par l'auteur dans le cahier brun, nous avons repris de façon très stricte le texte qu'il avait pris soin d'établir. Pour les autres, nous avons à chaque fois déterminé la version la plus récente en reconstituant la chronologie des états successifs par l'étude des corrections et évolutions du texte. Ce choix systématique exclut tout jugement de valeur. Certains lecteurs, proches de Marc, pourront donc être en possession de versions qui diffèrent sensiblement de celles qui sont présentées ici.

Par ailleurs, Marc adoptait souvent des dispositions graphiques très particulières pour ses vers et il y tenait fermement (des notes sur des manuscrits, qu'il confiait à des tiers pour dactylographie, en témoignent). Nous avons donc autant que possible respecté cette volonté, même si cela est au mépris des usages de la typographie.

Les nouvelles ont été écrites au début des années 80 et l'auteur avait en projet, en 1994, de les réécrire entièrement afin de les rendre plus homogènes dans leur climat, et de donner plus de cohérence au personnage central. Il existe trois versions de chacune, une manuscrite et deux dactylographiées. Nous avons à chaque fois choisie celle qui paraissait la plus récente. Ces nouvelles s'inscrivaient dans un vaste projet de 26 nouvelles (Descriptions d'un monde clos) dont chacune aurait eu un titre commençant par une lettre différente de l'alphabet. Mises à part les huit nouvelles ici présentes, nous possédons une très courte ébauche

d'une nouvelle intitulée Effraction qui conte un cambriolage dans la maison de l'extravagante Mme Irma Sanaga et dont le personnage principal, l'inspecteur Lino, est évoqué dans Conversations. Nous ne l'avons pas incluse dans la section Brouillons et fragments ; il est assez frustrant pour le lecteur de ne pas apprendre qui a volé les précieuses statuettes de Mme Sanaga et ce qu'il est advenu de l'inspecteur Lino...

Nous avons rassemblé dans la partie Brouillons et Fragments ce qui nous a semblé intéressant parmi les nombreux brouillons (jusqu'au ticket de métro ou papier d'emballage utilisé dans l'urgence d'écrire) que Marc conservait. Bien sûr, tout choix est discutable... On y trouvera les ébauches de ses derniers poèmes à jamais inachevés (notamment Organiser les vides et Douce de cette lenteur).

Nous avons volontairement écarté de ce recueil, qui ne se veut pas une intégrale de l'œuvre, le roman L'homme de bois, les carnets intimes et les écrits de jeunesse – dont le contenu a souvent été repris dans des productions ultérieures. Nous nous sommes ainsi limité à publier que ce que l'auteur donnait à lire à ses proches dans les derniers temps de sa vie.

Je tiens à remercier Dominique Avry grâce à qui deux poèmes, dont Marc n'avait pas conservé de copie, sont ici présents.

Et qu'il me soit permis de dédier tout particulièrement cette édition à Daniel Perroud, le « joyeux anachorète », dont l'amicale et constante présence fut un bonheur autant pour Marc que pour moi, et aux parents de Marc qui, à l'image de leur fils, sont si merveilleusement humains, et qui subissent la plus dure des douleurs qui est celle de perdre un enfant.

Pour reprendre les mots de Marc, il a vécu sa longue maladie, la mort qui approche, comme un événement parmi d'autres, sans fuite ni mensonge. Peut-être a-t-elle juste ajouté une certaine intensité à sa vie, une certaine intransigeance face aux hypocrisies et faux-semblants qui font notre ordinaire.

Il est mort vers minuit, à son domicile, dans la nuit du 17 au 18 décembre 1994, à l'âge de trente-sept ans, épuisé par un malin virus, entouré de l'amour des siens, laissant des cœurs tragiquement orphelins.

Ses cendres furent remises à la mer, à la Pointe du Talut, au large de Groix.

Dans le soleil de l'hiver, il s'est effacé en paillettes d'or dans l'eau verte de l'océan.

Telles grains de mica brillant, elles figureront le silence.

Laurent Gloaguen,
le 10 mai 1995.

TABLES

TABLE DES TITRES ET DES INCIPIT

<i>À la longue d'une journée</i>	65
<i>À la voix que tu donnes</i>	63
À l'usure	39
<i>À qui part demain</i>	64
Antidote	62
Attendre simplement	36
Aube (L)	48
<i>Au revers des années les coutures ont craqué</i>	25
Au soir	69
Avec ses mots	37
Bizance	169
Blues marines	170
<i>Bouche close</i>	48
Bras (Les)	54
Brûlure (La)	35
<i>Café solo</i>	161
<i>Ce frisson de moi</i>	38
<i>Ce jour de vent</i>	50
<i>Ce ridicule d'aimer!</i>	37
<i>Certains vont nous parler</i>	26
<i>C'est à moi l'eau</i>	13
Chien	70
Ciel marin	53
<i>Comme je ne sais rien voir :</i>	36
<i>Courir après tes heures</i>	32
<i>Courir ce matin</i>	52
Course (La)	71

Cri des pierres	14
<i>Découvrir son absence</i>	31
<i>Depuis qu'tu / N'habites plus</i>	165
<i>Des larmes au ciel qui bouge</i>	57
<i>Des vides s'organisent</i>	180
<i>Doucement,</i>	54
<i>Du ciel</i>	53
Elle y pensait	72
En lisant Victor	55
<i>En ton absence</i>	51
Erre (L)	15
<i>Et dire qu'ici</i>	20
Franche hypocrisie	160
Gens qu'on aime (Les)	74
Gîte (La)	63
Grain (Le)	61
Guerre	76
Heures	19
Huit Mai	59
Idées grises	32
<i>Il faut des nuits pour calmer la détresse</i>	77
<i>Il pleut des ombres</i>	27
Il traîne sur Paris	59
Il y a...	38
Immobile	64
Impression de voyage	65
Incontinent (L)	78
Intime (L)	51
<i>J'ai bien envie de mourir idiot</i>	162
<i>J'ai fait de mon mieux</i>	16
<i>J'arrive donc aux heures comme on feuillette...</i>	19
<i>J'attends qu'elle soit chez elle</i>	80
<i>Je fonce à toute vapeur</i>	173
<i>Je ne peux plus compter sur des amis trop doux</i>	81
<i>Je suivais l'ombre du rideau bleu</i>	43
<i>J'étales plus mes vacances</i>	167
Jeune homme ordinaire cherche partenaire	82

<i>J'suis sur la piste</i>	176
Langue (La)	26
<i>La sagesse qui t'honore</i>	21
<i>Le jour s'est levé</i>	55
<i>Le moment serait terrible</i>	62
<i>Le mot n'est plus de mise</i>	22
<i>Le silence pour demain</i>	88
<i>Les mots font des caresses</i>	61
<i>Les nasses du matin</i>	49
<i>L'espace de cette nuit</i>	160
<i>Les soucis c'est fini</i>	89
<i>L'été me parvient, les vastes jours</i>	17
<i>Le temps sans doute</i>	60
Mains (Les)	12
<i>Maman, j'me sens si seul</i>	165
Matin	52
Matin du dernier jour	18
<i>Mes rêves d'enfant</i>	11
Mots qui passent (Les)	23
Musique du silence (La)	58
On parle trop	83
<i>On se sera compris :</i>	34
<i>Organiser des vides</i>	181
Pair ou impair	84
<i>Parfois ce midi quotidien dont tu parles, ...</i>	24
<i>Paroles d'avares économes de leur souffle</i>	23
Partage (Le)	56
Pas des mots	20
Patience du zinc (La)	57
Peu (Le)	24
<i>Peux-tu l'entendre?</i>	47
Place assise	85
Pour dire	40
<i>Quand la ville est morte</i>	163
<i>Que faire?</i>	58
<i>Que peut-on dire,</i>	159
<i>Qui aime l'autre</i>	35

Rendez-vous	172
Repos	86
<i>Rien n'amuse plus</i>	12
Rupture	31
Seconde zone	87
Seize mai	50
<i>Si je traîne le soir</i>	40
<i>S'il ne restait qu'un jour</i>	18
Sister ship	170
<i>Sixième étage des horizons</i>	162
Spleen	22
Suspiro del Moro	185
Talgo	43
Ta maison vide	90
<i>Tel la pierre</i>	14
Toi	47
Train corail	91
<i>Triste</i>	15
<i>Tu crois qu'y tiens pas la mer, hé!</i>	177
<i>Tu me manques</i>	56
Vastes jours (Les)	17
Veille (La)	11
Vent muet	25
Warning	174
Yeux morts (Les)	16

TABLE

POÉSIES	
<i>En l'absence</i>	9
<i>Temps morts</i>	29
<i>Chansons et fantaisies</i>	41
<i>Le partage</i>	44
<i>Autres poésies et chansons</i>	67
NOUVELLES	
<i>Absence</i>	95
<i>Le balcon</i>	98
<i>Conversations</i>	107
<i>Le désert</i>	116
<i>Le fleuve</i>	124
<i>Jeux</i>	131
<i>La pluie</i>	139
<i>Le wharf</i>	143
CORRESPONDANCE	149
BROUILLONS ET FRAGMENTS	157
POSTFACE	189
TABLE DES TITRES ET DES INCIPIT	197

*Cette édition originale
dont aucun de ses
trois cents exemplaires
n'est commis à la vente
a été achevée d'imprimer
le 20 juin 1995
sur papier Rives Tradition
des papeteries Arjomari
par l'imprimerie Durand
à Chartres.*

D. L. juin 1995.

